This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NKI

L'Antigastronomie

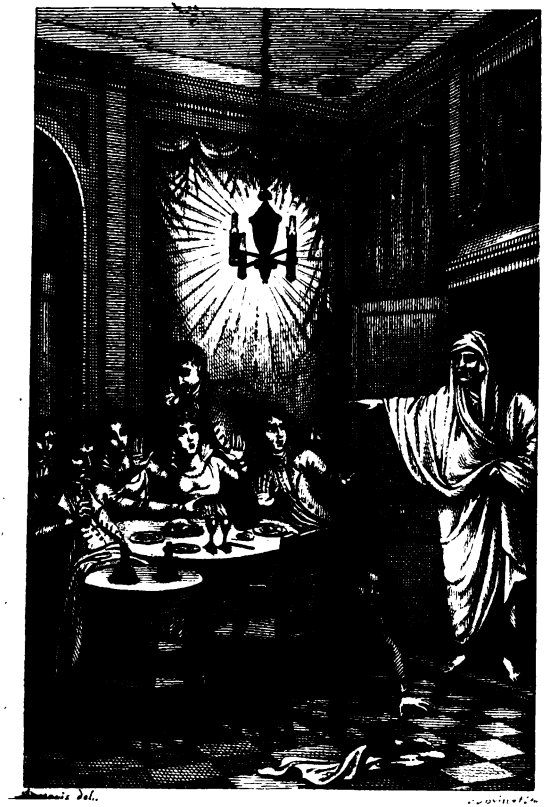
Antigoon
NKI

L'ANTIGASTRONOMIE,

POÈME.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.



CH. IV, F°. 144.

C'en est fait, j'ai perdu la vie,
Hélas ! si vous pleurez ma mort,
Accusez de mon triste sort
L'auteur de la *Gastronomie*.

Dessein del.

L'ANTIGASTRONOMIE,

OU

L'HOMME DE VILLE SORTANT DE TABLE,

POÈME EN IV CHANTS.

Manuscrit trouvé dans un pâté, et augmenté de remarques importantes.

AVEC FIGURE.

A PARIS,

CHEZ HUBERT ET Ce., IMP.-LIB.

RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, No. 21.

M. DCCC. VI.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
251589
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.
1902

Deux exemplaires de cet ouvrage ont été déposés à la Bibliothèque impériale conformément à la loi.

PRÉLIMINAIRE

DU COMMENTATEUR.

Seul à table, je contemplais un énorme pâté; présent, dont l'arrivée subite et mystérieuse ne m'étonnait pas moins que sa magnificence. Je ne sais, à son aspect, quelle voix secrète me faisait pressentir quelque grand évènement, et, comprimant sans cesse un desir indiscret, me contenait dans une admiration respectueuse.

Tout à coup on sonne : trois jeunes inconnus se présentent me saluant gaiement de la part de quelques anciens amis de la province. Je leur offre sans façon

mon modeste couvert... et surtout ce présent tombé des nues, qui sans doute ne pouvait venir plus à propos. « Ah, » Monsieur, dit l'un d'eux, me prenant » au mot:

» Déjà dans votre asile *
» Je vois les conviés arriver à la file ;
» Je lis dans leurs regards le desir prononcé
» De jouir du festin qui leur est annoncé. »

A peine assis, les tirades *gastronomiques* se succèdent avec une effrayante rapidité : l'un vante *le dos du brochet* ; l'autre proscrit *les poulets domestiques* ; l'autre rit *des cochons rotis qui sentaient la fumée* : ces messieurs semblaient avoir pris à tâche de me réciter tout le poème par fragmens. L'exemple s'unissait aux préceptes, et déjà des œillades perfides caressaient mon riche présent, qui sem-

* Gastronomie, ch. 2.

blait une forteresse s'élevant majestueusement au milieu des ruines silencieuses. « Morbleu, s'écrie l'un de mes convives, » commençons le siège. »

A ces mots, de grands cris. Les apprêts sont faits. Tous les regards braqués vers le fort lancent des traits de flamme. Je m'approche et me dispose à y faire une brèche... « Vous tremblez ! » répétait ma troupe impétueuse. J'éprouvais en effet une vive émotion. Mais bientôt je m'aperçois que, du fond de la citadelle, un corps dur résiste à mes coups ! il me semble que l'acier frappe l'acier, que le fer repousse le fer !... « *timeo Danaos*... » m'écriai-je..... et les armes tombent de ma main défaillante.

L'étonnement est général. Déjà un bras invisible signalait une grande vengeance : mes Gastronomes portaient sur

leurs physionomies l'empreinte d'une secrète terreur... Je me recueille, je rappelle mes forces et mon courage ; impatient, je m'élance, j'escalade les remparts, j'avance, je cherche, je sonde, j'avance encore. La forteresse est prise d'assaut.... Que vois-je ! une boîte de fer blanc... je l'ouvre avec précipitation... ciel ! un poème : L'ANTIGASTRONOMIE!

*Conticuere omnes, intentique ora tenebant.** La lecture du manuscrit se fait sans interruption. Chaque chant laissait dans les esprits des impressions profondes. Un léger murmure pourtant se fit entendre à ces vers :

O mes amis, ne mangez guère !
O mes amis ne mangez pas !
S'il est bon de faire un repas,
Il serait mieux de n'en point faire.

* *Chacun se tait et me fixe bouche béante.*

Mais l'ombre d'Angoulafre venant révéler le secret d'une mort effrayante, produisit un effet terrible et concluant. Mes hôtes se levèrent aussitôt et se retirèrent d'un air pénétré. Pour moi, frappé d'un miracle, plus apparent peut-être encore, après avoir réédifié la citadelle, dont tous les débris avaient été respectés, je ne songeai plus qu'à faire connaître à l'univers un ouvrage si important, en y joignant de légers développemens : mais je dois communiquer avant tout, un billet que l'auteur anonyme avait annexé à son manuscrit.

BILLET DE L'AUTEUR.

Qui que tu sois, lis ces vers et reste plongé dans une méditation profonde. Intempérant, reconnais tes erreurs et verse des larmes; sobre, bénis les Dieux et plains des mortels égarés. J'ai vu, j'ai parlé, j'ai fait jaillir la lumière; tu deviens responsable des maux du genre humain. Adieu.

L'ANTIGASTRONOMIE,

POÈME.

CHANT PREMIER.

C'est trop succomber à la voix
D'un traître enseignant l'art de vivre,
Je chante, effrayé de ses lois,
L'art heureux de ne les point suivre:
Abstinence, ô fille des cieux!
Redis-moi ces biens précieux
Dont j'avais perdu la mémoire;
Ces biens si vantés dans l'histoire

Et que goûtaient nos bons aïeux!
Dis-moi ce secret admirable,
Ce secret toujours praticable
Qui rendrait l'homme égal aux Dieux!
Je te chante! et sortant de table
On doit te chanter encor mieux.
Venez, pieux anachorètes,
Sobres reclus, jeûneurs ardens,
Qui, suivant la loi des prophètes,
Ne mangiez que du bout des dents:
Et vous, mes amis les poètes;
Vous aussi, messieurs les amans,
Céladons aux plaintes discrètes,
Qui tous consacrant vos instans
A vos langueurs, vos chansonnettes,
Ne vivez que de l'air du temps;
Venez, inspirez mon audace:
Que le Gastronome vorace
Tremble et s'arrête épouvanté;
Et laisse à Minet qui le flatte

Saisir finement de sa pate
Le mets dans l'attente resté.
Ah! si dans les grandes merveilles
Que je prépare à l'univers,
Parfois la cadence des vers
Répond mal au but de mes veilles,
Qu'au moins pour d'utiles leçons
J'obtienne un sourire des Muses,
Et qu'enfin messieurs les gloutons,
Pour s'étouffer n'aient plus d'excuses.
O vous qu'un aveugle desir
Porte sur l'aile du plaisir
Dans le temple où Comus préside,
Fuyez son talent séducteur
Et prenez contre l'imposteur
Mon expérience pour guide :
Ainsi, du nuage rapide
S'échappent ces brillans éclairs
Précurseurs du foudre homicide
Qui roule en grondant dans les airs.

Fuyez, ô troupe qu'on abuse,
Connaissez une infâme ruse :
Ce festin qui vous est si cher,
Des cieux vous promet les délices,
Eh bien ! il vous cache l'enfer,
Oui, l'enfer et tous ses supplices.
Tel ce présent mystérieux
Qui, trompant un aveugle zèle,
Menaçait du fer et des feux
La phrygienne citadelle ;
Tel ce magnifique couvert
Dévoile à mon regard expert
Des démons les noires milices
Au fond d'un coulis d'écrevisses
Ou dans une sauce-Robert.
Ah ! craignez ces douceurs factices ;
Craignez ces mets remplis d'épices,
Et tous ces assaisonnemens,
Poisons pernicieux et lents
Dont je connais les maléfices ;

Craignez chaque mets, quel qu'il soit,
L'un est trop chaud, l'autre est trop froid,
Tel est sec ou mélancolique,
Tel bilieux ou flegmatique...
Sauvez, ah! sauvez Ilion!
Déjà tout l'enfer se déploie...
Il ne faut pour renverser Troie
Qu'une fausse digestion.
Mais j'entends les discours du traître;
Il s'avance, il ose paraître!
L'impie! en ses chants corrupteurs
Il réduit la diète en sophismes,
Brave le plus grand des docteurs
Et méprise ses aphorismes!
Toi-même, ô penseur de renom,
Qui survivant à tes obsèques,
As sans doute sous plus d'un nom
Enrichi nos bibliothèques,
Toi-même, ô vieillard de Samos!
voix, près du docteur de Cos,

Te relègue aux calendes grecques!...
Tant d'audace, tant de courroux,
Mes amis, le souffrirez-vous?...
Non, venez, repoussons l'offense,
Et qu'enfin, sur l'autel des fous
Le culte des sages commence.
Déjà quels horribles effets!
Quelle affreuse métamorphose!
Eh, les voilà donc les bienfaits
Des lois qu'ici l'on nous impose?
Pleurez, pleurez, tendres Amours!
Où sont-ils ces jolis contours,
Cette taille svelte et légère
Qu'enlaçaient vos doigts amoureux?
Ce pied dont l'essor gracieux
Effleurait à peine la terre?
Dieu! que vois-je! ô destins nouveaux!
La reine aimable de Paphos
Changée en un colosse informe
Faisant, sous une masse énorme,

Gémir deux énormes pivots !
Dirai-je une triste insomnie ?
Dirai-je ce calme trompeur
Qui semble livrer notre cœur
A quelque puissance ennemie ?
O temps qu'une amante chérie
Rendait pour moi si fortuné !
Si jamais j'affligeai ma mie,
C'est lorsque j'avais trop dîné.
Et suivez la marche pénible
De ce convive dont la main,
Parfois s'ouvrant à l'orphelin,
Décelait une ame sensible...
Jeune indigent, va, c'est en vain
Que des rigueurs de ton destin
Maintenant ta plainte est suivie,
Son âme vient d'être endurcie,
Et son cœur aujourd'hui t'envie
Le triste bonheur d'avoir faim.
Mais quoi, quelle fureur subite !

Fuyez, mes amis; je ne sais
Quel monstre terrible m'agite!
Vous même... ô discours insensés!
De nos torts présens et passés
Comme ici notre ame s'irrite!
Quelle suite auront ces débats?
O Clitus, j'évoque ton ombre:
Rien ne te pressait, n'est-ce pas,
De quitter un jour ton repas
Pour aller au royaume sombre
Disserter avec Philotas?
Discoureur, aveugle sans doute,
Est-ce Alexandre qui t'écoute?
Le trait avec rage lancé
Dans ton sein demeure fixé,
Tu tombes... ton âme causeuse
Va sous la voûte ténébreuse
Dire le bras qui t'a percé...
Et pourtant, du maître du monde
Dieu, que la douleur est profonde!

Il veut mourir ! l'infortuné ,
Dans le désespoir qui l'accable ,
O qu'il voudrait, fuyant la table,
N'avoir, hélas, jamais dîné !
Non, de mes transports légitimes
Rien ne doit comprimer l'ardeur ;
C'est peu d'une aveugle fureur ,
La table enfante tous les crimes.
N'est-ce pas, sortant d'un festin,
Et quand la lyre harmonieuse
A la terre silencieuse
Tendrement disait le refrain
De sa plainte voluptueuse ,
Que Néron, tigre furieux
Aspirant le sang, la ruine,
Embrasa la ville des Dieux
Et signa la mort d'Agrippine?
N'est-ce pas , d'un banquet pompeux
Empruntant le luxe homicide ,
Qu'un époux féroce, un perfide...

O douce et sensible Vergy !
Faut-il que ma muse rappelle
Qu'un jour, après ton vermicelle,
Tu mangeas le cœur de Coucy !
D'où nous vient-il donc, cet usage
Qui, par un funeste alliage,
Favorise ainsi les forfaits ?
Qui donc en fit les premiers frais ?
Qui l'enfanta ? Faites silence
Et prenez enfin connaissance
Du plus horrible des secrets.
Ce poète, chantre héroïque
D'un art qui long-temps fut obscur,
D'un art que lui-même à coup sûr
N'oserait pas mettre en pratique,
O crime ! eh bien, ami des Dieux
Avec qui souvent il converse,
C'est par ses chants insidieux
Que contre vous-mêmes s'exerce
La haine secrète des cieux.

Cette boîte jadis fameuse
Dont l'antiquité fabuleuse
Déplora les charmes trompeurs ;
Ce don, source de tant de pleurs,
Sachez donc qu'il ne fut en somme
Qu'un beau livre où, pour perdre l'homme,
Indignés de plus d'une erreur
Les Dieux avaient dans leur fureur
Renfermé l'art du Gastronome.
O livre autrefois si peu lu,
Dont pourtant on eut souvenance,
Mort-en naissant, ne pouvais-tu,
Ainsi que tant d'autres en France,
Te contenter d'avoir paru !
Maintenant que pour nous séduire
La terre avec les cieux conspire,
Quel doit être notre destin ?
Mes amis, le fait est certain,
De ce volume redoutable
Le premier effet remarquable

Fut un pâté du *Puits-certain.*
Et telle est la boite dorée
D'où sortit la horde abhorrée
Des privations, des desirs,
Des afflictions, des plaisirs,
Troupe tyrannique et servile
Qui tient à des affections
Qu'en secret dirige la bile:
Et d'où naissent les passions?
Du chyle et des digestions,
Des digestions et du chyle.
O Milton, pour peindre les Maux
Prête-moi ton feu, ton génie!
Mais que dis-je! pour ma patrie
N'as-tu pas repris tes pinceaux?
Ainsi nous vinrent du Tartare
La fièvre, l'asthme, le catarrhe,
La goutte, et ce monstre assassin
Qui tous les renferme en son sein;
Et, de douleurs prématurées,

Sentant les pointes acérées,
L'homme éprouva dès son printemps
Et les dégoûts, et les nausées,
Les toux par la bile causées,
Les pénibles suffoquemens
Et les tristes engorgemens
Où l'art vainement s'interpose,
Et ce funeste épanchement
Qui d'une figure de rose
Fait une mine de safran.

Dieux terribles! votre vengeance
A trop frappé le genre humain;
Mettez un terme à sa souffrance,
Et que ma voix lui montre enfin
Les biens qu'annonçait l'Espérance.

O honteuses profusions
Dont l'espèce humaine s'honore,
Faut-il qu'un seul homme dévore
Des villes et des nations!

« Tous ces mets qu'un luxe futile *
» A vos regards vient d'entasser,
» Par combien de mains, cher Emile,
» Croyez-vous qu'ils ont dû passer ?
» Toutes les régions du monde
» Ici nous prodiguent leurs biens,
» Grâce à l'activité féconde
» D'au moins vingt millions de mains ;
» Combien d'hommes ont, de leur vie
» Payant un trop fatal orgueil,
» Pour vous acheté le coup-d'œil
» De cette table bien servie !
» Et ce luxe, dans quel espoir
» Vint-il des quatre coins du globe ?
» Il brille à midi, sur le soir
» Il ira... » Mot que je dérobe
Aux oreilles de l'univers !
Peins donc jusqu'où l'homme s'expose,

* Rousseau, *Émile.*

O mot que Rousseau dit en prose
Et que je tairai dans mes vers !
Combien vous seraient retracées
De philosophiques pensées !
Mais desirez-vous de changer ?
Pour apprendre à devenir sages,
Mes amis, il faut voyager,
Rien n'instruit comme les voyages ;
Hâtez-vous, apprêtez vos chars ;
Si je censure vos usages,
Je sais apprécier vos arts :
Venez, dans la plaine éthérée
Prenant un vol audacieux,
Que sur mainte et mainte contrée
Tout à coup se portent vos yeux :
C'est trop peu de Sparte et d'Athène ;
De la mer du nord au Delta,
De l'Orénoque au Boristène,
Du Gange à Carubatuba,
Partout avec vous quels contrastes !

Pour qui ce temple, cet autel ?
Je cherche le maître d'hôtel ;
Et que vont m'apprendre les fastes,
Les lois, les chevaux et les castes
De ces fils barbus d'Ismaël ?
Quel Dieu les inspire et les guide...
Mais que notre course est rapide !
Où suis-je ? ciel ! qui vient s'offrir
A nos yeux ? des Antropophages !
Amis, descendons sur leurs plages,
C'est à nous, fiers de réfléchir
Et d'avoir des mœurs, des usages,
C'est à nous de les convertir.
« Barbares, nous venons vous dire
» Qu'il serait mieux de faire frire
» Tous êtres vivant dans les eaux,
» Qu'un de ceux qui, grâce aux vaisseaux,
» Sur elles savent se conduire :
» Et dans vos champs et dans vos bois,
» Tous les jours, armés d'un carquois

» Guettez le cerf au pied agile,
» Surprenez la biche tranquile,
» Débusquez le lièvre craintif,
» Abattez l'oiseau fugitif;
» Assommez, si c'est votre envie,
» Hors nous, tous êtres ayant vie,
» Et pour que leurs corps soient exquis,
» Nous vous donnerons un croquis
» De nos lois en gastronomie. »
Mais, Dieu, qu'entends-je ! ô mes amis,
Que n'ai-je sur ces bords funestes
Chanté plutôt les biens célestes,
Les biens que je vous ai promis !
Fuyons; cette horde cruelle
Ne mangeant que ses ennemis,
Nous trouve plus barbares qu'elle;
Dans ses yeux la flamme étincelle,
Où fuir ? où porter nos leçons ?
Çà, dans le sein des tourbillons
Cherchons des routes inconnues,

Et d'échelons en échelons
Arrivons au sommet des nues :
Montre-toi donc à découvert,
Asile sacré de l'olympe ;
Et pour une fois que j'y grimpe
Que les Dieux soient à leur couvert...
Que vois-je ! un seul mets, l'ambrosie !
Amis des danses, des concerts !...
Ce spectacle vous extasie
Et vous retombez dans les airs !
Pensiez-vous donc, ô race impie,
Chez les Dieux, trouver les débris
Des lapereaux et des perdrix ?
Des Sauvages la horde impure
Plus que vous aurait-elle appris
A rendre hommage à la nature ?
Ce malheureux, votre pâture,
C'est un père que pleure un fils,
C'est un fils que demande un père,
Qu'en soupirant cherche une mère,

Et que sa compagne à grands cris
Appelle par mer et par terre !
Ces rochers seraient attendris,
Et votre âme n'est pas émue !
Et de sa compagne éperdue
Quoi, vous préparez le trépas !
Barbares ! déjà votre bras...
Arrêtez ! c'est trop de furie !
Cet être, que vous a-t-il fait,
Et qui donc a pu, je vous prie,
Vous donner des droits sur la vie
De ce petit cochon de lait ?...
Vous rêvez, cherchant une excuse !
Mais quoi ! votre bouche m'accuse ?
Par un vain prestige ébloui
Dans votre course vagabonde,
Vers les premiers hôtes du monde
Vous remontez épanouis !
Hélas ! dans mon bouillant délire
Peut-être ai-je égaré vos pas :

Tous les sentiers ont tant d'appas
Lorsque l'on brûle de s'instruire !
O toi qui, t'effrayant d'un fruit,
Peut-être prévoyais nos larmes !
Dès que par ton Ève séduit,
La pomme à tes yeux eut des charmes,
Tes yeux et ton avidité
Sans doute effrayèrent ton juge...
Tu fus Gastronome ! et j'en juge
Par le penchant qui m'est resté.
Hélas, du séjour enchanté
Où ta gloire te fut rendue,
Un seul instant jette la vue
Sur ta triste postérité !
Cet être au front plein de noblesse,
Dont la science, la sagesse,
N'ont pour bornes que l'univers,
Cet être qui soumit les mers,
Lit dans les astres, des planètes
Découvrit les routes secrètes,

Et sait voyager dans les airs,
Vois-le, comme d'un air farouche,
Les yeux en feux, et l'arme en main,
A l'aspect d'un pompeux festin
Tout à coup il ouvre la bouche !
Cédant aux efforts de Vulcain,
Telle, sur la forge brûlante,
Cette outre oblongue et haletante,
Qui presse Éole dans son sein,
Toujours s'abaisse et toujours monte :
Similitude affreuse, ô honte !
Sans toi, triste et fatal écueil
Qui me rends à des goûts étranges,
Des cieux je toucherais le seuil
Et marcherais l'égal des anges !
Sans toi, je vivrais des concerts
Qui sont modulés dans les airs,
Sons mélodieux que j'ignore ;
Et toi, gigot qui m'as tenté,
Auprès du flanc qui t'a porté,

Je te verrais bondir encore.
Toutefois d'un parent bien cher
Gardons-nous d'aggraver l'injure ;
Mes amis, le goût de la chair *
N'est pas du tout dans la nature.
Dans ces jardins délicieux
Où jadis cet enfant des cieux
Près de sa compagne interdite
Rêvait à ses derniers neveux,
D'un archange tout radieux
Lorsqu'il recevait la visite,
Jaloux que son hôte charmant
Agréât quelque nourriture,
Jamais offrit-il seulement
Une misérable friture ?
Lorsque, traversant le désert,
Le peuple guidé par Moïse,
S'écria : « grand Dieu, que me sert
» D'espérer la terre promise,

* Rousseau, *Émile.*

» Si jamais la table n'est mise ? »
Quand ce peuple d'un tel grief
Fut près de s'en prendre à son chef,
Du ciel à tant de maux sensible,
Vous qui connaissez votre Bible,
Vit-on pleuvoir des aloyaux,
Et des coulis et des gigots,
Des tranches, des têtes farcies,
Des jus, des poulardes roties ?
La manne tomba par flocons,
Couvrit les plaines et les monts,
Et l'Hébreu dans sa douce ivresse
Entonna des chants d'allégresse.
Sans doute il eut un cœur de fer, *
Au moins un appétit d'enfer,
Celui qui, d'une dent horrible,
Le premier déchira la chair
D'un animal doux et sensible ;
Qui, sur les trente-deux pivots

* Plutarque. — Rousseau, *Émile*.

De sa bouche sanguinolente,
Osa faire craquer les os
D'une bête à peine expirante !
Ces membres humés palpitans,
Durent tressaillir dans ses flancs,
Et les chairs encor frémissantes
Pousser des plaintes menaçantes
Du fond de ces antres sanglans.
« L'homme, dites-vous, reçut l'être
» Pour agir ici-bas en maître ;
» De la nature il est le roi,
» Toute la terre est son empire,
» Sur elle tout ce qui respire
» Doit être soumis à sa loi ;
» Seul il reçut l'intelligence,
» Seul il apprit à s'attendrir,
» Seul il parle, il raisonne, il pense,
» Sait espérer et sait souffrir ;
» Et les airs et la terre et l'onde,
» Choses faites pour ses plaisirs

» Ne peuplent la machine ronde
» Que pour contenter ses desirs ;
» Tout le reste n'est qu'automate,
» Dénué de sens et d'esprit,
» Trop heureux si l'homme qu'il flatte
» Trouve qu'une chair délicate
» Est digne de son appétit... »
O, si c'est ainsi qu'on punit
Un manque de sens et d'esprit,
Combien parmi ceux qui vous vengent
Mériteraient bien qu'on les mît
En place de l'être qu'ils mangent.
Plutôt, ah ! plutôt dans mes vers,
Supposons à ce premier crime
Une cause au moins légitime :
Vous peindre après mille revers
Bravés sur la terre et sur l'onde
Un infortuné mort au monde
Dévastant d'horribles déserts,
erait-ce conter des merveilles ?

Des animaux alors surpris,
Que pouvaient les plaintes, les cris ?
Ventre affamé n'a point d'oreilles.
Mais nous, d'un éternel attrait
Quand la nature enorgueillie
Sourit à notre œil satisfait ;
Nous, lorsque l'admirable effet
De la douce mélancolie
Des arts embellit le bienfait ;
Quoi, dans une aveugle furie,
Frappant, morcelant sans pitié
Ces êtres de qui l'amitié
Souvent sut charmer notre vie,
Nous pourrions, d'un bras indomté...
O nom qu'à jamais on révère!
Nom, qui par l'écho solitaire
Sans cesse sera répété,
O Cyprine, oiseau si vanté !
Cyprine, pourquoi ton histoire,
Sortant de mon cœur agité,

Vient-elle assiéger ma mémoire !
Ah ! si dans ce siècle d'erreur
Il est quelques âmes sensibles;
Au cri plaintif de la douleur
Si les monstres les plus terribles
Soudain suspendent leur fureur;
Vous, oh ! venez, posant les armes,
De Cyprine ouïr les malheurs,
Et d'une main cueillant des fleurs
Essuyez de l'autre vos larmes.
Présent secret d'un tendre amant,
Charme d'une absence cruelle,
Cyprine, colombe fidèle,
Jouissait du destin charmant
De couler ses jours près d'Estelle.
Cyprine était tout à ses yeux;
Sans doute c'étaient ses aïeux
Qui, des mains d'une race impie
Jadis arrachant l'ambrosie,
La portaient au maître des Dieux;

Cyprine, habile messagère,
Sans doute avait pour deux amans,
Confidente d'affreux tourmens
Déployé son aile légère.
Et Cyprine avait tant d'appas !
Non, jamais gente Colombelle,
Prenant de folâtres ébats
A la douce voix qui l'appelle,
Avec autant de grâce qu'elle
N'avait précipité ses pas ;
Non, jamais plus joli plumage,
Jeux si doux, si fin badinage.
Estelle ! comme sous ta main
Frémissaient doucement ses ailes !
Oh, comme elle aimait sur ton sein
A respirer les fleurs nouvelles ;
Ou suivre ton regard distrait,
D'une paupière tremblottante ;
Ou des maux d'une longue attente
Recueillir le tendre secret !...

« Ma Cyprine, disait Estelle,
» Oh, s'il revenait infidèle !... »
Cyprine d'un bec amoureux
Pressait sa blonde chevelure,
Et son voluptueux murmure
Semblait, repoussant une injure,
Exprimer ces mots gracieux :
« Comment d'une autre, ô mon Estelle !
» Pourrait-il jamais être épris ?
» Moi qui fus l'oiseau de Cypris
» Je crois être encore auprès d'elle. »
Jeux charmans, innocent amour,
Vous deviez donc fuir comme l'ombre !
Bientôt devait au plus beau jour
Succéder la nuit la plus sombre !
Il était un livre fatal !
Un art maudit, art infernal !
Et qui peut fuir sa destinée ?
Tremble, colombe infortunée !
Bientôt s'élançant comme un fou,

Un voisin, Gastronome adepte,
Voulant essayer un précepte,
Osera te tordre le cou!
Fuis, la mort plane sur ta tête!
Je le vois, le monstre! il s'apprête...
Il te guette... il avance... Dieux!
Où cours-tu, chère Estelle? arrête!
Estelle, ô quel retour affreux!...
Un subit effroi te rappelle,
Tu voles... ô soins superflus!
Ne cherche plus ta Colombelle,
Cyprine, Cyprine n'est plus!
Son cœur aimant battait encore,
Que déjà sur l'airain sonore
Son corps avec art retroussé,
Mugissait, en broche fixé,
Sous le jus brûlant qui le dore.
Minet lui-même à cet aspect,
Murmurant d'une voix plaintive,
Minet qui, voisin circonspect,

N'avait jamais qu'avec respect
Suivi la nymphe fugitive ;
Près de la dépouille chétive
Minet tremblant, l'œil égaré,
D'un tel meurtre en secret outré,
S'abîme en mainte conjecture
Déplorant la triste aventure
De l'oiseau qu'il a révéré.
Cent fois, par un crime ignoré,
Cent fois il eût pu s'en repaître...
Minet, ton cœur fut délicat ;
Va, ce détestable attentat
N'était digne que de ton maître.
Barbare ! pour un tel forfait,
Qu'un même supplice t'advienne !
Avant que ma voix te prévienne,
Apprends un terrible secret ;
Oui, qu'un destin digne d'un traître
Quelque jour te fasse connaître
Tout le mal que ton ventre a fait !

Et toi, des Minets le modèle,
Pour t'être abstenu d'un tel mets,
Reçois la faveur la plus belle;
Puisses-tu te voir à jamais,
Comme Cyprine, aimé d'Estelle.

FIN DU PREMIER CHANT.

L'ANTIGASTRONOMIE,

POÈME.

CHANT DEUXIÈME.

Mes bons amis, si j'étais roi,
Dans ma tendre sollicitude
Pour ceux qui vivraient sous ma loi,
Devineriez-vous à quoi
Je mettrais surtout mon étude?
Laissons les combats de côté;
Je rends hommage à la victoire,
Mais pour une paisible gloire

Je sens que mon cœur est porté.
La table ne saurait me plaire ;
Voyager, je suis sédentaire ;
J'aime trop la simplicité
Pour parler de magnificence...
— Sans doute votre majesté
Ferait mainte et mainte ordonnance ?
— Mainte et mainte ordonnance, non ;
Je ne voudrais en faire qu'une,
Mais qui pour la chose commune
Vaudrait selon moi tout Solon...
J'ordonnerais qu'en mon empire,
Si l'un de mes sujets expire,
Au lieu de ces pompeux discours
Où longuement l'orgueil expose
Ce qu'on fut, ou ce qu'il suppose,
Devant un immense concours
On démontrât pour quelle cause
Le défunt a fini ses jours.
J'entends l'orateur qui s'écrie :

« Esprit, grâces, talens, beauté,
» Corps robuste et plein de santé,
» Il eut tout : la rose fleurie
» S'épanouissait dans ses traits,
» Et chacun, le voyant si frais,
» Lui donnait un siècle de vie...
» O douleur ! ô funeste envie !
» O grande, ô terrible leçon !
» Pour une épaule de mouton
» Que suivait un canard sauvage,
» A peine au printemps de son âge,
» Il est mort d'indigestion ! »
Mais pourquoi ce ton, ce langage?
Pourquoi ces accens douloureux?
Écartant des tableaux affreux,
O quelle consolante image
Rayonnante a frappé mes yeux !
Tel on voit, perçant le nuage,
Luire soudain l'astre des cieux.
Oui, d'une allégresse soudaine

J'ai senti mon cœur tressaillir :
Mes amis, j'ai chanté la peine,
Ma voix va chanter le plaisir.
Abstinence, ô bonheur suprême !
Pour moi, tu n'es pas un système,
Un mot vainement discuté,
Mais en toi ma vue éblouie
Suit une nymphe réjouie,
Une aimable divinité,
Dont la mine est toujours fleurie
Et le corps en activité !
O douce, impalpable beauté !
Ton défaut est d'être un peu maigre ;
Mais c'est par toi qu'on est allègre,
Et toujours brillant de santé.
Oui, je te suivrai d'âge en âge,
Je célébrerai ton ouvrage :
Un instant j'ai quitté tes pas,
Mais le calme a bien plus d'appas
Lorsque l'on a connu l'orage.

O vous dont je forme les cœurs,
Je pourrais dans mes chants sévères
Vous montrer ces bons solitaires
Qui d'autrui pleuraient les erreurs.
Qu'expiait leur zèle sublime?
L'intempérance des mortels;
Et, pour effacer un tel crime,
Qu'offraient-ils au pied des autels?
Des jours consacrés au régime.
Oh! comme ces jeûneurs pieux,
Déplorant un honteux usage,
Se montraient, dans leur pur hommage,
De plus en plus ingénieux!
Du jeûne, antique est l'origine:
Tous les peuples jeûnaient jadis;
L'Égypte jeûna pour Isis,*
Et la Grèce pour Éleusine.
Lui-même le grand Jupiter **

* Hérodote.

** Apulée.

En trouva la mode gentille ;
Et des vieux Romains, à sa fille
Jamais l'encens ne fut plus cher
Que, lorsqu'implorant sa faucille, *
Ils savaient ne vivre que d'air.
Des âges dont l'art me seconde,
Honorons les motifs divers ;
Prêcher ici pour l'autre monde
N'est du tout l'objet de mes vers :
Donnez à la machine frêle
Qui de l'ame est l'écorce grêle,
Une nourriture, un soutien,
J'y consens ; mais quand tout s'en mêle
Raisonnons, et raisonnons bien.

Est-ce pour manger qu'on respire ?
Que prouve un homme qui n'aspire
Qu'après le bonheur de manger ?
Ce triste souci qui le guide

* Tite-Live.

Atteste que sa tête est vide ;
L'homme capable de songer,
Pour un soin, qu'il sait abréger,
Avec peine encor se décide,
Eh ! qui donc au lieu du festin
Parfois ne s'est pas fait attendre
Bien qu'il fût pressé par la faim,
Pour s'être avisé d'entreprendre
Un livre tombé sous sa main ?
Pour un bal, pour un cercle aimable,
Qui souvent n'a pas fui la table,
Et jeûné jusqu'au lendemain ?

Jours charmans, voisins de l'enfance,
Où pour moi les jeux assidus
Rendaient tous mes momens perdus
Les plus chers à mon existence !
Jours d'une douce insouciance,
Hélas, qu'êtes-vous devenus ?
Que j'aime à vous rêver encore !

A peine la cloche sonore
Avait, d'un léger tintement
Frappé mon oreille attentive,
Que, heurtant la troupe tardive,
Je m'élançais impatient....
— Où couriez-vous, au réfectoire?
— J'avais bien le temps d'y penser,
J'eusse voulu pouvoir passer
Mes jours sans manger et sans boire.
Sitôt que j'étais échappé,
Mon cerceau, frappé, refrappé,
S'avançait comme un personnage;
Ou, fier d'échapper à ma main,
Sautant, sautillant incertain,
Partout se frayait un passage.
Bientôt, du sol retentissant
Partait la balle bondissante;
Ou, sur la corde frémissante,
Toujours croisant et décroisant,
Comme préludant à la gloire

J'allais, venais, allais encor,
Et soudain fixant mon essor
Je doublais, triplais ma victoire.
Et pour moi que d'autres attraits !
N'avais-je pas bientôt après,
Les barres, la clignemusette,
Et le sabot, et la cachette ?
O que je redoutais ces jours
Où, contraint par un fol usage,
Il fallait dans ses grands atours
Au beau monde offrir son visage !
C'est en vain, remarquant mon deuil,
Que l'on me flattait du coup d'œil
De la table la mieux servie,
Ces jours que l'on me vantait tant,
Hélas! me paraissaient autant
De jours retranchés sur ma vie.
« Eh, qu'a-t-il? il est tout rêveur;
» Mangez donc, mon ami... — Monsieur,
» Je ne puis manger davantage...

» — Davantage ! ah, certe il est bon !
» Il va venir certain chapon
» Qui vous donnera du courage ;
» Nous ne faisons que commencer,
» — Monsieur, daignez me dispenser...
» — Vous mangerez de la poularde...
» Un peu de carpe ? Je vous garde
» Un ortolan. — Monsieur... — Surtout
» Il faut boire. — Épargnez... — Je vise,
» Par là, certaine friandise
» Qui sera bien de votre goût... »
Je n'osais plus reprendre haleine
Et mangeais, buvais coups sur coups,
Disant tout bas : après la peine,
Plaisirs charmans, reviendrez-vous ?
Ils revenaient ; un jour de gêne
Rendait les suivans bien plus doux.
Hélas ! de cet heureux asile
Il fallut partir sans retour ;
Et j'allais peut-être à mon tour

Manger comme on mange à la ville,
Lorsqu'enfin je connus l'amour...
L'amour ! à ce nom, quel délire
S'est emparé de tous mes sens !
Ce dieu commande : ô mes accens,
Révélez donc ce qu'il m'inspire.
Lorsque des mains du créateur
La terre avec force élancée,
Au gré de son divin auteur
Se fut dans l'espace fixée,
Sorti de ses flancs entr'ouverts,
Seul au sein des vastes déserts
Parut cet enfant plein de charmes,
De qui les soupirs et les larmes
Devaient féconder l'univers.
Au souffle puissant qui l'excite,
L'argile s'étonne, s'agite,
S'essaie à des ressorts divers,
Et dans une étreinte soudaine
Des corps ont bondi dans la plaine

Ou se sont perdus dans les airs...
« O quel aveuglement étrange!
» Eh quoi, vous me fuyez, ingrats! »
Disait l'Amour en pleurs... hélas!
L'Amour parle et la brute mange.
L'Amour indigné qu'à sa loi
S'opposent de tristes entraves,
Demande à la nature un roi
Lorsqu'il ne voit que des esclaves.
La terre tressaille; des feux
Sillonnent la voûte des cieux:
L'homme est conçu, l'homme respire,
Il naît, il s'éveille, il soupire,
Et, posant la main sur son cœur,
Dit au dieu d'un air de douceur:
« Fixe à jamais, là, ton empire. »
Ainsi le premier des humains,
D'un mot, décidait nos destins.
Voyez ce jeune homme timide
Baissant ses regards langoureux;

Naguères sa joie insipide
Troublait vos discours et vos jeux:
Plus de bruit; auprès d'Amélie
Son jeune cœur vient d'être ému,
Par un sentiment inconnu
Son existence est embellie.
C'en est fait, la nuit et le jour
Il va soupirer son amour;
L'écho redira son hommage;
Le livre qu'il ouvre, distrait,
Chaque asile, chaque portrait,
Tout d'Amélie offre l'image;
Partout il la voit, il la suit,
Lui redit sa peine chérie;
Parlez lui de festins, il fuit,
Il n'a faim que de son amie.
Toutefois, heureux de changer,
L'un voltigeant de belle en belle,
Le matin se met à songer
A laquelle il sera fidèle;

L'autre, respectueux amant,
A l'ingrat objet qui l'engage
Rappelle sans cesse l'hommage
Qu'il file platoniquement...
Qu'importe ? leur âme est active.
Bientôt l'un enfante des vers,
L'autre s'élance sur les mers:
Plutus, d'une lointaine rive,
De l'un excite les efforts,
Et l'autre voit, dans ses transports,
Le Panthéon en perspective !
Ah! tout de nos divers penchans
Prouve la secrète origine;
De cette alliance divine
Tous les vœux humains sont enfans :
L'intérêt, qui toujours consume,
L'espoir, qui s'éteint, se rallume,
L'orgueil qui domine nos sens,
Tout annonce à l'homme qu'il aime,
Si ce n'est autrui, c'est lui-même,

Tout en lui révèle le dieu;
Et, fidèle à son premier vœu,
Soit qu'une salutaire flamme
Vers les cieux dirige son cœur,
Soit qu'une Ève au ton séducteur
Doucement agite son âme;
Amant de la postérité,
Soit qu'un feu secret le dévore;
L'homme, dans l'espace emporté,
Laisse à la chétive pécore
Un soin qui, s'il ne déshonore,
Entrave l'immortalité.
Telle est du genre humain l'histoire.
Voulez-vous cueillir des lauriers?
Qu'un héros, avide de gloire,
Calcule comment ses guerriers
Pourront voler à la victoire,
Il est à jeun. Pesant vos droits,
Qu'un Solon médite des lois,
Il jeûne: aussi dans notre France,

Quand le peuple fut souverain,
Eut-on aussitôt la prudence
Pour que son jugement fût sain,
De lui faire faire abstinence.
Vous implorez le dieu des vers!
Croyez-vous, admis aux concerts
Et de Corneille et de Racine,
Après quelques propos divers
Demander à quelle heure on dîne?
Croyez-vous (j'unis, je le sens,
Dût la critique être offensée,
A ce qui tombe sous les sens
Ce qui n'est que dans la pensée)
Croyez-vous, convive fêté
Sur la lumineuse colline,
Qu'on respire avec volupté
Dans le parfum de la cuisine
L'encens de la postérité?
Et comment, traînant vers la cime,
D'une immense rotondité

La pesante immobilité,
Pourriez-vous attraper la rime?
Ah! fuyez une telle erreur!
Mes amis, quel affreux scandale!
C'est lorsque l'aube matinale,
De son haleine virginale,
Souffle le calme et la fraîcheur,
C'est alors que Phébus inspire
Ces tendres, ces mâles accens,
Ces traits sublimes et touchans
Où sa grâce infuse respire;
Et lui-même, cet imposteur
Qui sur le Pinde favorable
Sut par des vers pleins de douceur
Chanter son art épouvantable,
Croyez qu'il eut soin d'être à jeun,
Ou que Phébus, de l'importun
Sans doute eût renversé la table.
Phébus! ah, craignez son courroux:
Occupés d'un soin qui l'offense,

Vous auriez de ce dieu jaloux
Bientôt provoqué la vengeance.
Muni de son humble festin,
Voyez d'un réduit, un matin,
S'emparer le bon la Fontaine.
Vers charmans ! coulez de sa veine,
Phébus protège votre cours,
Mais contre ce honteux secours
Quel tour affreux il se propose !
Toutefois notre auteur dispose
Son flacon, son fruit, et son pain :
Maintenant, libre et sans chagrin,
Il rêve; il fait dans ses pensées
Causer en personnes sensées
Sire Lion, maître Renard;
Rominagrobis le cafard,
Blotti dans un coffre conspire,
Et mons du Corbeau qui s'admire,
Se repent, mais un peu trop tard.
Cependant qu'en ces divers actes

Il glisse un fil inaperçu,
Sur lui les cieux à son insçu
Ont entr'ouvert leurs cataractes;
Le tonnerre affreux a grondé,
Paris lui-même est inondé,
Lui seul, le poète l'ignore;
Sur lui l'orage éclate en vain;
Là qui l'observa le matin,
Le soir va l'y trouver encore,
Et qui, dans ce lieu découvert
Retrouve le bon la Fontaine,
Près de lui revoit son couvert
Et sa chopinette encor pleine.
Tant, manger est un soin honteux,
Et, s'il daigne agréer nos vœux,
Phébus veut un juste équilibre!
Point ne suffit d'un cerveau creux,
Il faut avoir l'estomac libre.
Et, depuis ce cruel instant
Où parfois un triste pédant

Déjà nous fait verser des larmes,
Jusqu'à ce jour où, moins affreux
Peut-être, un spectre impérieux
Nous force à lui rendre les armes,
Quel homme exempt de tous desirs,
Fut sans espérer ou sans craindre,
Sans se réjouir ou se plaindre,
Fut sans peines ou sans plaisirs?
Amis, ici bas le voyage
Entre mille objets se partage
Sans qu'on ait le tems d'avoir faim;
Séduit et cherchant à séduire,
L'homme arrive sur son déclin,
Porté de délire en délire:
Qu'il règne un air pur et léger;
Sur la mer, l'ardent passager,
Quittant sa retraite profonde
Gagne les mobiles remparts;
De là, promenant ses regards
Sur l'espace immense de l'onde,

Quel charme entraîne son esprit!
Près de l'espoir qui la nourrit
Son ame rapide s'élance :
Il tient sa future opulence,
Depuis long-tems il est au port,
Il admire son coffre-fort ;
Il n'a pas beaucoup d'éloquence
Mais il est homme d'importance
Et près de lui chacun a tort :
Trop fugitive rêverie !
L'aquilon s'élève en furie,
Les flots dans les airs élancés
Vont mugissant et dispersés,
Entr'ouvrant d'effrayans abîmes ;
Portant, suspendant sur leurs cimes
Les trésors, les vœux, les victimes,
Et tous les plaisirs éclipsés.
O que de sa flamme féconde
Phébus encore échauffe l'onde,
Qu'un souffle annonce le Zéphyr,

Et sur ses pas l'humble Desir
Déjà de l'un à l'autre monde
A fait voltiger le Plaisir.
Tel est le tableau de la vie.
Ainsi par nous-mêmes bercés,
Les biens qui flattent notre envie,
Nés d'un trait, d'un trait effacés,
Toujours fuient, toujours retracés.
Saisi par les glaces de l'âge,
N'ayant plus, hélas, du bonheur
Que le souvenir en partage,
O que dans un rêve enchanteur
Il est doux d'en revoir l'image!
Ah! puisse un songe plein d'appas
Vous offrir la troupe légère,
Des Amours caressant leur mère
Et jouant, courant sur ses pas!
Puisse le tendre accent d'un père
Faire encor palpiter vos cœurs!
Puisse, enfin cédant à vos pleurs,

L'amante qui vous est si chère
Pour vous se couronnant de fleurs,
Sourire heureuse de vous plaire !...
Mais quels tableaux troublent vos sens ?
Qu'entends-je, des pompes funèbres !
Tout à coup, du sein des ténèbres
Sortent des spectres menaçans !
De toutes parts gronde la foudre,
Les palais sont réduits en poudre,
La flamme vole... dans les airs
Se heurtent les mondes divers ;
Des flots d'innocentes victimes,
Roulent d'abîmes en abîmes !
Je vois vos pleurs, j'entends vos cris...
Hélas, reprenez vos esprits,
Qu'enfin la lumière nouvelle
Frappe vos regards interdits :
Les mondes sont-ils en débris ?
La nature est-elle moins belle ?
Pourquoi donc un peuple lutin

Créait-il cet aspect terrible?
Amis; d'un sommeil si pénible
Quelle est donc la cause? un festin.
Pompant une vapeur grossière
Votre esprit essayait en vain
De faire briller sa lumière :
Tel le bel astre du matin,
Si de nos impurs marécages
Monte un air humide et malsain,
Pâlit, s'éclipse, et dans son sein
Renfermant les heureux présages,
Loin d'égayer le genre humain
L'épouvante par les orages.
Quoi donc, à des maux empruntés
Vous ramènerai-je sans cesse
Quand votre âme à mes yeux s'affaisse
Sous d'horribles réalités?
Sur les traces de Célimène
Voyez marcher sombre et rêveur
Ce malheureux qui dans son cœur

Avec l'amour porte la haine :
C'est un regard qu'il a compris !
Un regard ! un mot ! un souris !
Quel poids joint au poids de ses larmes :
Hélas ! au moins par tant d'alarmes,
A jeun, que ne fut-il surpris !
Voyez ce spectre impitoyable,
Ce spectre échappé des tombeaux,
Comme d'une main effroyable
Soudain il allonge sa faux !
Contemplez la Douleur touchante ;
Entendez ces cris déchirans,
Ces longs et lugubres accens
Que redit Écho gémissante !
Déjà des saules, des cyprès,
Je vois l'ombrage funéraire ;
Déjà, la tombe solitaire
Appelle de tendres regrets !
Eh ! de la sombre Jalousie,
Qui saura calmer la fureur ?

Qui saura faire à la Douleur
Aimer et supporter la vie ?
Du spectre avançant en furie,
Qui saura repousser les traits ?...
Triomphe ! triomphe à jamais,
Divinité que j'ai vengée !
Maintenant, s'il t'a dédaignée,
L'homme implorera tes bienfaits ?
Tel, d'une voix qui l'importune,
Lui-même, fragile pécheur,
Il s'éloigne dans le bonheur
Et s'approche dans l'infortune.
Tu calmes ses nerfs tressaillans,
Ton souffle rafraîchit ses sens,
Tu rends la force à sa pensée,
Tu soutiens son âme affaissée,
S'il respire encor, c'est par toi !
Tu sais l'enchaîner ! et que dis-je ?
Bientôt de te suivre, ô prodige !
L'homme à l'homme impose la loi.

Déesse prodigue en miracles,
Puissé-je, te parant de fleurs,
Aux gastronomiques erreurs
Faire succéder tes oracles!
Puissé-je, à tes sages leçons
Pliant un système funeste,
Amener enfin les gloutons
A chérir ta table modeste!
Mais quand j'ai chanté son pouvoir,
Lorsque vous lui rendez les armes,
Ah! craignez d'outrager ses charmes,
Ou conserverez vous l'espoir
Qu'un jour elle écoute vos larmes?
D'un Vénitien de renom
(Cornaro, tel était son nom)
Peut-être ignorez-vous l'histoire:
Abstinence et lui n'étaient qu'un,
Et long-temps, heureux d'être à jeun,
De l'adorer il se fit gloire.
« Ah, si tu veux m'aimer toujours

» Lui disait parfois l'immortelle,
» Les astres suspendront leur cours
» Avant que la parque cruelle
» De mon amant tranche les jours.
» Tu sais si du faible Erotime
» J'ai payé la constante ardeur;
» Né mourant, à mon art sublime
» Il dut un siècle de bonheur:
» Pour toi que nuls tourmens n'obsèdent,
» Oui, que les siècles se succèdent,
» Mais que je règne dans ton cœur. »
« Moi! disait l'amant, que je change!
» Pouvez-vous ainsi m'outrager!
» Ah! chaque jour je veux manger
» Moins encore que je ne mange. »
Il dit, par un trait éclatant
Voulant terminer sa réponse,
Il mangeait seize onces pesant,
Sur le tout il retranche une once.
Sur l'homme qu'il faut peu compter!

Sa famille, qui d'Archestrate
Honorait la science ingrate,
Essayait tout pour le tenter.
Vinrent quelques mois de frairie;
C'est une sœur qui se marie,
Cé sont des parens, des amis,
Il le faut, le couvert est mis;
J'y consens, mais nous serons sage,
D'abord il s'en tint au potage.
Mais le lendemain, par égard,
Il goûte une omelette au lard;
L'autre jour il se détermine
A manger une bécassine;
Aux pigeons à la crapaudine
Bientôt on lui fait prendre part;
La grive enfin et le canard
Sont engloutis dans sa poitrine!
Il ne rêve plus que repas.
Tel un arrivant par le coche,
Qu'une troupe joyeuse accroche

L'instruisant et guidant ses pas :
Surpris d'abord, il considère,
S'approche, s'éloigne au galop ;
Le lendemain il ne sait guère,
Le jour d'après il en sait trop.
Siècles promis par l'Abstinence,
Adieu, gages d'un doux lien!
Adieu, beaux jours de tempérance ;
L'inconstant ! il mange et, je pense,
Lorsqu'on mange on ne pense à rien :
Mais, ô redoutable vengeance !
Bientôt d'un mal funeste atteint
Son sang dans ses veines bouillonne,
Tour à tour il brûle, il frissonne,
Sa force fuit, son œil s'éteint ;
En vain l'art du dieu d'Epidaure
S'essaie à des succès nouveaux,
Il ne fait qu'unir à des maux
Des maux plus funestes encore.
L'infortuné voit le Trépas,

Il le voit marcher à grands pas ;
Près de lui d'horribles fantômes
S'élancent des sombres royaumes,
Troublant, égarant ses esprits!
O pleurs! ses yeux appesantis
Ont vu la déesse outragée,
Il la voit sourire vengée !
Il frémit ! s'écrie éperdu :
« Bien céleste que j'ai perdu,
» Reviens ! ah! si de la lumière
» Le bienfait peut m'être rendu,
» Oui, si je poursuis ma carrière,
» Entends mes sermens : que la terre,
» Que les cieux, l'infernal séjour
» Frappent un perfide, un faussaire
» Si je n'enchéris chaque jour
» Sur ma sobriété première !»
Tel l'éclair a jailli des cieux.
Déjà les Prières rapides
Et les Regrets silencieux

Montent vers les plaines humides.
Et pourtant qu'il formait ces vœux,
Que sans cesse un délire affreux
Lui montrait de vaines images,
Le secret d'un mets précieux
S'agitait au sein des nuages :
Là, des êtres aériens
Déploraient les erreurs des hommes ;
Et, cherchant entr'eux les moyens
De les rendre antigastronomes,
Proclamaient le plus grand des biens.
Mais quoi, dans la plaine éthérée
Suivrai-je la troupe éplorée ?
Quel est ce mystérieux don,
L'ingrat aura-t-il son pardon,
Cette fois sera-t-il fidèle ?
Mes amis, quel est ce trésor !...
Si Cornaro vivait encor,
Le prendriez-vous pour modèle ?

FIN DU DEUXIÈME CHANT.

L'ANTIGASTRONOMIE,

POÈME.

CHANT TROISIÈME.

Ainsi qu'au matin de ses jours,
Fillette en secret consumée,
Pèse tout bas chaque discours,
Va, revient, fait mille détours,
Soupire inquiète, étonnée,
Et triste, reparaît toujours
Sur les pas de sa sœur aînée :
Tel, de la docte antiquité,

Cherchant le secret de mon être,
Pensif et le cœur agité
J'approche, brûlant de connaître...
Est-ce un départ, est-ce un retour ?
Perdant et recouvrant le jour,
Des mondes suivrai-je la chaîne ?
Ou, lancé de l'immense plaine,
Les ai-je habités tour à tour ?
Que dis-je en mon orgueil étrange !
Si haut je porterais mes pas ?
Moi, sorti d'un monde où l'on mange,
Monter où l'on ne mange pas !
A ce mot affreux, je succombe,
Attéré je m'agite en vain ;
Tel enivré, le dieu du vin,
Toujours se relève et retombe ;
Tel encor, d'un crime expié
Cet être que la femme accuse,
Retrouvant la trace confuse
D'un tems avec peine oublié,

Élève sa tête superbe,
Et tout à coup glisse sous l'herbe
Cachant son front humilié.
Des tems de doute et des systèmes
O mes amis, viendra la fin!
Et peut-être un jour que vous-mêmes
Gémirez d'avoir eu si faim.
Autour de moi tout m'épouvante:
Je ne sais quel secret transport
Sans cesse à mon âme tremblante
Semble être le cri du remord;
Certe c'est chose plus décente
De manger la brute innocente
Que le plus cruel ennemi,
Mais c'est n'être humain qu'à demi.
O vous qui parlez sans réplique
En faveur des graves objets
Qui sont de première fabrique;
Sur tous ceux qui marchent après,
Les arts qui font tant de progrès,

Ne pourraient-ils, par politique,
Étendre aujourd'hui leurs bienfaits?
Certaine crainte me dévore.
Il est un système vanté,
Dont un philosophe s'honore,
Qui veut qu'après avoir été
L'on naisse pour mourir encore:
A vous dire la vérité,
Je crois bien avoir existé
Jadis; mais comment? je l'ignore;
Je conviendrai que Pythagore
Sur moi l'a beaucoup emporté
En se rappelant son histoire:
Plus fait pour l'immortalité,
Il lui fallait plus de mémoire.
Si j'allais pourtant quelque jour,
Après une courte séance
Au fond du terrestre séjour,
Ici retrouver l'existence....
Si vous-mêmes, mes bons amis,

Vous qui montrez un cœur de roche
Pour tout ce qui vous est soumis,
Quelque beau matin à la broche
Il fallait que vous fussiez mis...
Quel tressaillement et quels cris
Lorsque, marchant sur votre trace,
Quelqu'imprudent, fort mal appris,
S'écrirait d'un air de mépris :
« Mettez en daube la carcasse,
» Et fricassez les abatis. »
O terreur ! mon âme frissonne !
Juste ciel ! le cuivre résonne !
Je vois les barbares apprêts ;
Le feu, les instrumens sont prêts !
On cherche, on saisit la victime :
Arrêtez, ô fureur ! ô crime !...
Délivrez-moi de cette peur
Qui parfois me rend comme un tigre,
Prévenez ces maux, de grand cœur
J'adhère au dogme et je transmigre...

Ne pourraient-ils, par politique,
Étendre aujourd'hui leurs bienfaits?
Certaine crainte me dévore.
Il est un système vanté,
Dont un philosophe s'honore,
Qui veut qu'après avoir été
L'on naisse pour mourir encore
A vous dire la vérité,
Je crois bien avoir existé
Jadis, mais comment? je l'ignore;
Je conviendrai que Pythagore
Sur moi l'a beaucoup emporté
En se rappelant son histoire
Plus fait pour l'immortalité
Il lui fallait plus de mémoire
Si j'allais
Après
Au

Peut-être d'une autre Thémire
Encor je chercherai la main,
Peut-être encor chaque matin
J'implorerai d'elle un sourire...
Au doux langage de mes yeux
Pleins d'une tendresse expressive,
Sans doute elle sera pensive
Et dira d'un ton douloureux:
« Cette créature chétive,
» Oui, fut quelque chose de mieux. »
Sa touchante mélancolie
A ces mots joindra mille égards;
Heureux aux pieds de mon amie,
Regretterai-je l'autre vie
Lorsque par un de ses regards
Je croirai ma forme embellie.
Ah! voyez sourire les Dieux
A cette faveur que j'implore!
Jusques dans la race pécore
Croyez-vous qu'on manque d'aïeux?

Hôtes de la voûte éternelle,
Salut, ô vous que tour à tour
Visite en sa course annuelle
Le Dieu qui nous donne le jour!
Beaux Poissons, chéris de Neptune!
Et toi, nourrice de Jupin,
Chèvre d'espèce peu commune,
Qui, si j'en crois mon calepin,
Dans ta corne tiens la fortune!
Toi surtout, vengeur redouté,
Beau Cancre, des héros l'émule,
Dont la noble intrépidité
Suffit seule à la vanité
De ton espèce qui recule!
Et toi, beau Mouton de Phryxus,
Douce et secourable monture,
Dont je voudrais tant que Plutus
Daignât me prêter la fourrure!
Et toi, la terreur d'Orion,
O redoutable Scorpion!

Toi-même, l'orgueil de ta race,
Minet, devenu radieux,
Que pour honorer le Parnasse,
Lalande a placé dans les cieux!
Vous tous enfin dont les familles
Ne brillent plus que sur nos plats,
Venez, montrez-vous à vos grilles,
Ou plutôt ne vous montrez pas.
Sans aller chercher dans les astres
Des traits qui seront toujours chers,
Tristes humains, que de revers,
D'infortunes, d'affreux désastres,
Sont éternisés dans vos vers!
Arrêtez! vous mettez en pièces
Des rois, des héros, des princesses!
Trêve, de par l'antiquité!
De par tout l'olympe irrité,
Qu'on s'arrête!... Une infortunée
Par vous repoussée un peu fort,
Pleure à vos pieds sa destinée;

Contre une vaine ombre, d'accord,
Je sais qu'elle était acharnée,
Mais cette chienne mutinée,
Hélas ! c'est la mère d'Hector,
C'est Hécube ! elle croit encor
Voir les Atrides et leurs tentes,
Et, dans ses douleurs renaissantes,
Elle cherchait Polymnestor !
Ce bœuf dont la pesante masse,
Dont l'embonpoint, dont la fraîcheur
Annonce un mets plein de saveur,
Que convoite votre œil vorace,
Ce bœuf est un dieu, c'est Apis :
Tremblez ! l'Égypte le réclame ;
C'est en lui que respire l'âme
Du législateur Osiris.
Ce taureau, c'est Jupiter même.
Du malencontreux Actéon
Vous saviez le malheur extrême,
Votre ventre de Polyphême

Vient d'être, hélas, son Panthéon!
Grâce au moins pour Alectryon:
Ce coq qui vous paraît fort tendre,
Je sais que, sottement posté,
Autrefois il laissa surpendre
Mars dans les bras de la Beauté;
Ce fut un grand crime sans doutes,
Mais il en fut si repentant!
Depuis ce malheureux instant
Il n'a cessé d'être aux écoutes...
Cette nuit encor, cette nuit
Réveillé par sa voix sonore,
Il m'en souvient, je fus instruit
Du lever prochain de l'aurore...
Et ne pouvant être attendris
En faveur de ces personnages,
De ces personnages rôtis,
Si les arts leur rendent hommage,
Au moins serez-vous interdits?
Voyez la lame dentelée

Qui va, vient et crie en mordant;
Et ce fer à pointe affilée
Qui s'ouvre, et marche en enjambant;
Et cette ingénieuse roue
Dont l'empreinte et les mouvemens
De la triste et honteuse boue
Font naître des vases charmans:
Ces chefs-d'œuvre, de quelle tête,
Dites-le moi, sont-ils sortis?
Cette question vous arrête...
Ils sont dus à cette perdrix:
Malheureux! plus cruels encore
Que le coupable Dédalus,
Dans cette plaintive pécore
Vous avez fait cuire Talus...
Talus, victime de l'envie!
Talus, hélas! à qui les dieux
Devaient une éternelle vie!
Dédale, ô quel crime odieux!
Ah! si mon cœur en perd la trace,

C'est que ton art divin l'efface
Et sut pour toi fléchir les cieux :
Voyez-vous, d'un tyran barbare
Comme il a su braver les fers ?
Il monte, il plane dans les airs,
Guidant son jeune fils Icare...
Sans doute il sut jeûner avant
De tenter ces routes nouvelles,
Il faut bien connaître le vent
Lorsque l'on veut avoir des ailes.
O de quel prestige à mes yeux
Brille ta riante féerie,
Ingénieuse rêverie
Que révéraient nos bons aïeux !
C'est trop peu que Daphné respire
Dans l'arbre chéri des mortels,
Que dans le parfum des autels
La fille d'Orchame soupire,
Par ta douce erreur emporté
Mon esprit inquiet se plonge

Dans le sombre empire habité;
Et cherche la réalité
Jusqu'en l'asile du mensonge.
J'arrive empressé, de Caron
Je passe la barque fatale,
Je touche à la rive infernale,
Je vois le Styx, le Phlégéthon,
Le noir Cocyte et l'Achéron;
J'avance bravant les Furies,
J'entre rempli d'un saint effroi
Dans le Tartare, où les impies,
Les méchans, les hommes sans foi,
Regrettent l'emploi de leur vie,
Et tous les gloutons, selon moi,
Maudiront la *Gastronomie.*

Voyez-vous cet infortuné
Qui toujours la main sur la nappe,
Guette, de mets environné,
Un mets qui sans cesse s'échappe?
Moi, qui de Gabrielle en pleurs

Vous appris l'erreur abhorrée,
De l'horrible race d'Atrée
Vous ai-je tracé les fureurs ?
Ah ! c'est peu d'un banquet infâme :
Ce monstre, féroce dans l'âme,
Était un goulu déhonté
Qui, non content de se repaître
Jusqu'aux dents, voulait encore être
Par ses convives imité :
O crime ! un jour une immortelle,
L'ayant visité sans façon,
Ne put s'en retourner chez elle
Qu'avec une indigestion !
Là sont les ombres glapissantes
De ces Amphytrions nouveaux
Qui, rodant autour des fourneaux,
Président aux sauces naissantes ;
Partout des pleurs, partout des cris.
Près d'ici quelle affreuse mine !
Dieux ! c'est l'assassin de Cyprine...

C'est donc toi, barbare! pour prix
De ton forfait gastronomique,
Cyprine, d'un grain galvanique,
Renaît dans ton ventre surpris;
Et, toujours agitant ses ailes,
Et frappant ton flanc d'un coup sec,
Pour venger des douleurs cruelles
Sur ton cœur aiguise son bec.
Là, quelle sentence est tracée?
« Ici, d'Archestrate par vous
» L'ombre doit être remplacée:
» *Vous y viendrez, Monsieur B....x,*
» Déjà votre tente est dressée. »
Lui-même, ah! qu'il change d'avis.
A l'aspect de tant de coupables,
Dérobons-nous, ô mes amis!
Et dans ces lieux épouvantables
Deux fois ne soyez pas admis:
Je te vois, plaine fortunée,
Champs où la vertu couronnée

Goûte les plaisirs les plus purs!
Voyez-vous bondir sur les murs
Le beau Minet chéri d'Estelle?
Ici tout nous rit, nous appelle:
Loin, loin d'ici les Lucullus,
Les Géta, les Apicius,
Et tous ces gloutons qu'on renomme,
Qui, je crois, auraient mangé Rome!
Je vous trouve, ô Cincinnatus!
O Caton! ô Fabricius!
Et vous tous, personnages graves,
Qui, censeurs d'un luxe honteux,
Proscrivant les mets somptueux,
Ne vous nourrissiez que de raves!
Te voilà donc, belle Didon!
O reine aimable de Sidon,
Que j'ai pris de part à tes larmes!
Toutefois, d'un dieu plein de charmes
Garde-toi d'outrager l'autel:
M'enchaînant aux pieds de ma mie

L'Amour, par un ordre formel
De manger put m'ôter l'envie,
Mais jamais ne fut si cruel
Que de vouloir m'ôter la vie.
Salut, Anchise aux cheveux blancs!
Eh! c'est vous, ô pieux Énée?
Et vous, qui de sa destinée
Sûtes partager les tourmens?
A vous parler avec franchise,
Je craignais qu'en ces lieux charmans
Vous n'arrivassiez pas sans crise;
On vous accuse chez les Francs
D'avoir, en des lieux remarquables,
Un jour mangé jusqu'à vos *tables*.
Mais c'était l'ordre du Destin;
Après tout expliquons la chose,
Les tables n'étaient que de pain;
Et ce repas, si l'on en glose,
Prouve au moins que vous aviez faim.
Que vois-je! en ce pieux asile

Delille, ô chantre plein d'attraits,
Dieu ! serait-ce vous ?... c'est Virgile !
Toujours on se trompe à leurs traits.
O Virgile, ombre à jamais chère !
Un des tiens, du bonhomme Homère
Vaut tout le cortège empâté !
Ton extrême sobriété
Seule suffirait pour me plaire :
Une fois, par civilité
Les tables sont-elles servies ?
Tu fais arriver les Harpies,
Et le repas est emporté.
Mais je ne puis à votre vue
De ma course oublier l'objet ;
Apprenez enfin le sujet
De ma visite inattendue,
Et favorisez mon projet.
Je cherche en ces lieux Pythagore ;
C'est trop craindre, c'est trop gémir,
Des secrets du sombre avenir

Je veux faire cueillir les fruits ;
Comme les vôtres, mes avis
Sont la suite d'une imprudence.
O que je déplore l'absence
D'un sage fameux dont la loi
Laisse certaine défiance !
Ah ! sur la seconde existence,
Seigneur, de grâce, instruisez moi.
Dieu ! quelle éclatante lumière !
Je te suis, ô divin Platon !
Les parques ouvrent la barrière,
Et toutes ces âmes, dit-on,
Vont recommencer leur carrière.
Couverts de fange et de poussière
En vain ces fantômes hideux
Cherchent enfin à se soustraire
Aux supplices les plus affreux,
La terre s'entr'ouvre, et la terre
Toujours se referme sur eux.
C'est à vous, ombres révérées,

Vous, ombres, belles de vertus,
Qui dans les plaines éthérées
Avez passé mille ans et plus,
C'est à vous qu'un feu pur dévore,
Qu'il est donné de naître encore;
Venez, venez, les lots sont prêts;
Contentez vos desirs secrets.
Voulez-vous dans votre voyage,
Ainsi qu'un rapide torrent
Brise, entraîne, et toujours courant
En tous lieux se fraie un passage,
Partout imprimer la terreur?
Soyez satisfait, la valeur
Pour vous s'unit à l'opulence,
Mais la triste satiété,
L'orgueil, l'insensibilité,
Seront mises dans la balance.
Semblable à cet humble ruisseau
Dont l'origine est incertaine,
Qui fertilisant tout, promène

Paisiblement son filet d'eau,
Peu desireux qu'on vous encense,
Voulez-vous vivre fortuné ?
Naissez pauvre, il vous est donné
D'arriver à l'honnête aisance;
Que tout prospère sur vos pas,
Mais pour être heureux, n'allez pas
Compter sur la reconnaissance.
Ombres, tout est à votre choix,
Naissance, rangs, honneurs, richesses,
Esprit, talent, vertus, faiblesses,
Prenez, choisissez. Toutefois
Du Léthé les ondes glacées
Doivent de vos anciens plaisirs,
Comme de vos peines passées,
Éteindre en vous les souvenirs.
Buvez. Que vois-je ! quel délire !
O foule indiscrète en tes vœux,
L'or seul encor peut te séduire,
L'or et son cortège pompeux !

Ainsi c'est en vain que j'espère,
Ce monde qui se régénère
Ne le sera donc qu'à demi!
Vainement je cherche un ami,
C'est en vain que j'appelle un frère!
Tout y doit être dépravé...
Ah! pourquoi m'avoir enlevé,
O Platon, ma douce chimère.
Hélas! que ne puis-je comme eux
En buvant perdre la mémoire:
Mais dans l'oubli je ne puis boire.
Laisse-moi sortir de ces lieux
Au moins par la porte d'ivoire.
Je te revois, voûte des cieux.
Hommes superbes, de votre être
Enfin je connais le secret,
Vainement vous pouvez renaître,
L'expérience n'a rien fait.
Dans votre cœur pétri de fange
Vainement se trouve un mélange

D'esprit, de bonté, de vertu,
Dans ce cœur respire le vice,
S'il veut le bien, c'est par caprice,
L'erreur est son enfant perdu;
Rien n'y fait, les maux, la souffrance;
Tel à l'existence rendu,
Qu'étouffa son intempérance,
Voudra mourir de gras fondu.
Mais la brute se livre-t-elle
A ces déplorables excès?
Cette brute que je pourrais
Souvent vous offrir pour modèle!
L'homme est doué de la raison?
Eh! cet avantage, à quoi bon,
Si jamais il n'en fait usage!
Croyez-vous, ainsi que ce don,
Seuls les avoir tous en partage?
Vous vantez vos talens, vos arts!
Sont-ce ces digues, ces remparts,
Qui vous rendent l'âme si vaine?

Avant vous, avec moins de peine,
Le Castor les exécuta;
Ingénieur du Canada,
C'est peu que de l'onde écumeuse,
Par des pieux unis et fixés,
Souvent sa troupe industrieuse
Comprime les flots dispersés,
Quel chef-d'œuvre ici se projette?
Voyez cette foule muette
Allant, venant, pressant ses pas:
Le chêne tombe avec fracas,
Son sein déchiré se sépare,
On scie, on aiguise, on prépare;
Un chef prudent fait tout agir:
L'un coupe, l'autre sait polir,
L'un traîne, l'autre met en œuvre,
L'un est maçon, l'autre est manœuvre;
Des ais sont faits, sont assortis,
Et sur leurs corps assujétis,
Le plâtre et la chaux qu'on applique,

Quittant la truelle élastique
Sont à coups fréquens, applatis.
Faut-il joindre à tant de merveilles
Des lois et des gouvernemens?
Eh! qui n'a donc pas dans les champs
Souvent contemplé les abeilles!
Que j'aime à voir ce peuple ailé,
Autour de son chef assemblé,
Bourdonner la chose publique,
Agiter la guerre ou la paix!
Et toujours dans ses grands décrets,
Joindre aux soins de la politique
Et des travaux et des bienfaits.
Là, si Mars ouvre la barrière,
Voyez s'élancer aux combats
A coups pressés frappant la terre,
Ce coursier dont l'ame guerrière
Brûle d'affronter le trépas;
Tel autre marchant pas à pas
Veut qu'un art prudent le seconde,

Et du loup fin, qui fait sa ronde,
Les sentinelles embusqués,
Toujours vainement attaqués
Prouvent sa tactique profonde.
Un autre tableau vient s'offrir.
O soins d'un touchant hyménée !
De la cabane fortunée
J'ai vu l'enceinte s'arrondir !
Que de fois le couple fidèle,
Allant, venant à tire d'aile
Sut la former, sut l'agrandir :
Doux travaux, qu'une main cruelle
Demain peut-être doit ravir !
Et la tendresse maternelle !
O Pélican ! est-il certain
Que, pieusement suicide,
Tu donnes aux tiens pour subside
Le sang qui jaillit de ton sein ?
Mais, au moindre bruit, quelle alarme !
Ou l'on prend la fuite, ou l'on s'arme ;

L'oiseau timide dans les airs
Emporte sa couche féconde ;
Valeureuse, aux yeux du pervers
Saute la poule furibonde ;
Et bien que l'aspect du buffet
Convînt à Ratonne qui gronde,
S'effrayant d'un zèle indiscret,
Soudain Ratonne vagabonde,
Cherchant un asile nouveau
Où son cœur enfin se rassure,
Tient entre ses dents le fardeau
De sa douce progéniture.
Voulez-vous des talens heureux ?
Là, le rossignol amoureux
De ses roulades cadencées
File les sons harmonieux ;
Là, sur les branches balancées
L'écureuil, d'essor en essor,
Roule, bondit, et roule encor ;
Plus loin, de sa mine bouffonne

Le singe variant les traits,
Fait de sa grotesque personne
Un burlesque amas de portraits :
C'est Gille en sa forme nouvelle ;
Mais dans ce coup-d'œil théâtral,
Garat sourit à son modèle,
Et Nicolet trouve un rival.
C'est peu : le lourd éléphant même,
Jaloux, pour un maître suprême,
D'embellir un jour solennel,
Dévorant un affront cruel
S'essaie aux lois de la cadence, *
Et soumet à son poids immense
L'art des Vestris et des Gardel.
Être intelligent et sensible !
Ah ! quitte enfin, quitte ces jeux ;
Sans un art pour toi si pénible
Ne peux-tu fixer tous les yeux !
Salut, ô grand astre du monde !

* Rollin.

Déjà de ta chaleur féconde
Au loin étincellent les feux :
Les vents suspendent leur murmure,
Et des déserts silencieux
Le monarque majestueux
Devant le roi de la nature
Courbe son front respectueux.
Et, brisant de vaines entraves,
Si ces objets de vos mépris
Venaient, des plus forts, des plus braves,
Avec vous disputer le prix ;
De vous ou d'eux, ô mes amis !
Qui bientôt seraient les esclaves ?
Qu'entends-je ! ô pleurs ! ô cris affreux !
Du sein d'un antre ténébreux
Un lion s'élance en furie :
Du peuple tremblant qui s'écrie
Roulent les flots tumultueux ;
Ainsi les vents impétueux
Agitent la feuille flétrie

Qui frémit et fuit devant eux.
Vous fuyez ! plutôt à sa rage
Opposez un paisible hommage !
Un cœur bat aussi dans ses flancs ;
Mère éperdue, à tes accens
Ce lion perdra son courage...
On le vit, bouillant de fureur,
Lancé dans l'arène homicide,
Suspendre sa course rapide
À des sons connus de son cœur,
Et soudain rugissant d'ivresse
Dans l'infortuné qu'il caresse
Montrer à tous son bienfaiteur.
Ah ! tout dans l'animale engeance
Éprouve un tendre sentiment ;
Tout est doué d'intelligence,
Plus ou moins du petit au grand.
Que je rentre dans mon asile
C'est Coco, harangueur perché,
Des jolis propos qu'il défile

Semblant en secret plus touché ;
C'est Minet, qui vers moi chemine
Miaulant d'un air attendri,
Et sous ma main presse l'hermine
De son dos en voûte arrondi.
Je te revois, ô mon Fidèle!
Compagnon chéri, quoi! ton cœur
M'a donc pardonné la rigueur
D'une absence, hélas! bien cruelle!
Quelles caresses! quel transport!
Tu bondis, tu frémis de joie!
Ce cœur brûlant qui se déploie
Pourrait n'être qu'un vain ressort
Que comprime un muet effort
Et que l'habitude renvoie!
Ainsi les miens parlent de vous,
Mon Fidèle; point de courroux:
Pourquoi, pour se mieux faire entendre,
Les vôtres n'ont-ils point l'esprit
Comme nous, de mettre en écrit,

Ne fût-ce que pour nous l'apprendre,
Le jargon chez eux introduit?
Mais cet air, ce regard si tendre,
Qu'il sait bien se faire comprendre!
Quel serviteur plus empressé!
Parfois durement repoussé,
Quand tout redisait ton injure,
Jamais de ton cœur courroucé
Vit-on s'échapper un murmure!
Hélas! de ton maître irrité
Tout bas déplorant le délire,
Soumis, repentant, attristé,
Ton œil épiait un sourire!
Bientôt d'un message discret
Comme s'enorgueillit ton zèle!
Et qui mieux que toi connaît celle
Que mon cœur adore en secret!
A mon tendre et muet langage,
Son regard parut satisfait?
Fidèle, eh bien, sur le billet

J'avais crayonné ton image;
Oui, Fidèle, ainsi de sa foi
L'amant constant offre l'emblême,
Tu nous peins la tendresse extrême,
Et l'amitié, c'est encor toi.
Triste au seul aspect de mes larmes,
Tu suis en silence mes pas;
Pour toi, les plaisirs, les repas,
Tout a cessé d'avoir des charmes;
Ma peine est toute dans ton cœur,
Et si ton maître enfin succombe,
O mon Fidèle, ta douleur
Ira soupirer sur sa tombe.
Et tant de si précieux dons
Ne pourraient venger ta mémoire!
Un défaut ternirait ta gloire!...
Mais qu'entends-je! tu me réponds...
Houo, houo... Mon chien parle: victoire!

FIN DU TROISIÈME CHANT.

L'ANTIGASTRONOMIE,

POÈME.

CHANT QUATRIÈME.

Il brille, l'instant fortuné
Où l'homme qui se régénère
Va savoir quel mets salutaire
Par le ciel lui fut destiné.
Hommage à ma gloire immortelle!
Muses, pour orner le vainqueur,
Prenez la palme la plus belle.
Ah! vous le savez si mon zèle

Dignement seconda mon cœur ;
Si pour célébrer le bonheur
Je n'eus pas certaines ressources,
Au moins dans ma brûlante ardeur
N'ai-je point épargné les courses.
J'ai tenu la terre et les mers,
Consulté les fous et les sages,
Abordé les Antropophages,
Me suis élancé dans les airs,
Et, par le séjour des orages
Gravissant au sommet des cieux,
Suis entré jusques chez les dieux :
Repoussé, bientôt mon audace
M'a conduit sur les sombres bords,
J'ai vu, j'ai harangué les morts
Et bravé leur aspect de glace ;
Dans tous les sinueux détours
De ce mystérieux dédale,
Perdant le fil de mon discours,
Hélas ! je me crus pour toujours

Tombé sur la rive infernale !
Et mes soins seraient superflus !
Tant d'efforts et tant de voyages,
Tant de rimes et tant de pages,
Ne seraient que des biens perdus !
Ah ! préparez ma récompense !
Mes amis, de l'intempérance
Si j'ai peint les tristes effets,
De la consolante abstinence
J'ai dit, j'ai redit les bienfaits ;
Déjà fuyant des goûts funestes
Je vous vois, émules des dieux,
Toujours joyeux et toujours lestes,
Ne chercher que des biens modestes,
Des biens qui repaissent vos yeux ;
Oui, déjà mon âme ravie
Vous voit anticiper les cieux,
Et sur la table desservie
Placer mon buste radieux.
Mais j'entends un léger murmure ;

Qu'est-ce, mes amis ? quelle injure !
Eh quoi ! des reproches amers ?
« Tout est confondu dans mes vers ;
» Ève y marche près de Pandore ;
» Là, c'est Minet, là, Pythagore ;
» Toujours annonçant un grand bien ;
» On le suit, on l'écoute encore,
» Et toujours ne proposant rien. »
Votre impatience m'accuse !
Mais, lorsque j'épure vos vœux,
Ces reproches impétueux,
Eux-mêmes, ils sont mon excuse.
Ainsi que sur la table épars
Se confondent à vos regards
Là, le jus brûlant de la treille,
Là, le nectar rafraîchissant,
Ici, le mets assoupissant,
Là, le mets piquant qui réveille ;
Ainsi plutôt, qu'on voit l'abeille,
Indifférente des couleurs,

A la hâte de mille fleurs
Composer sa liqueur vermeille;
Ainsi sans ordre, ainsi sans choix,
Toujours égarant ma pensée,
Je fis dans ma course empressée
Tout contribuer à mes lois.
Vous portant de douces maximes
Et craignant des cris indiscrets,
J'eus recours aux pensers sublimes,
Et par l'abondance des rimes
Sus cacher l'absence des mets.
D'une déplorable habitude,
Hélas ! combattant les fureurs,
Si rien n'a calmé les terreurs
De ma cruelle incertitude;
Ce secret qui vous fait frémir,
Si c'est vainement qu'on le sonde,
Ignorans du sort à venir
Vous, rois sur la terre et sur l'onde,
Ah ! vivez au moins dans ce monde

Loin des maux qu'on peut prévenir;
Et si l'argument le plus juste
Doit enfin s'unir à ces traits:
Vous régnez, un monarque auguste
Doit-il avaler ses sujets?
A ce mot qui doit tout conclure,
Quoi, vous paraissez attristés!
Comme si, les mets emportés,
Vous restiez seuls dans la nature!
Loin d'être émus, d'être touchés
De votre bonheur que je soigne,
Il semble qu'un chagrin vous poigne,
Et vos regards sont attachés
Sur le brocheton qui s'éloigne!...
— Nous convenons... — Bien, j'y consens,
Parlez, confiez vos tourmens
A ma tendre sollicitude...
— Sans doute, vos raisonnemens
Sont fort justes... mais l'habitude...
— L'habitude! obstacle léger;

Tant d'objets pourraient vous distraire!
Essayez de n'y point songer,
Ou retracez-vous le danger
Auquel j'aurai su vous soustraire...
Et lorsque des mets écartés
Forcés d'abandonner la trace,
Vous retombez avec audace
Sur les mets qui vous sont restés,
Faut-il de nouveau qu'à proscrire
J'emploie un tems qui m'est si cher?
Mes amis, j'ai proscrit la chair;
Les légumes sont encore pire.
Mangeurs vainement combattus,
Vous lassez-vous donc d'être ingambes?
Tout un peuple en devint perclus; *
Voulez-vous pour un mets de plus
Perdre l'usage de vos jambes?
Ce chou si vanté par Caton, **

* Hipp. *de Morb. vulgar.* lib. 6, sect. 4.
** Pet. Gont. lib. 6.

Épargnez sa tête chenue,
Dussiez-vous être des Milton,
Redoutez de perdre la vue.
Traîtresses jusques dans leur nom,
Ces lentilles sont un poison; *
Fuyez leur suc atrabilaire,
Vous surtout qui de l'Hélicon
Voulez parcourir la carrière;
O mes amis, abstenez-vous
Et des lentilles et des choux!
Et chez nous aussi, je suppose,
Quand des Titans audacieux
Voulaient escalader les cieux,
Vous vites la métamorphose!
Jours de deuil, qu'il faut oublier,
Si dans mes fastes je vous range,
C'est pour empêcher qu'on ne mange
Tous les saints du calendrier.
Quoi donc! allez-vous m'effrayer

* Hipp. *de Victus rat.* lib. 2.

Par un regard farouche et sombre !
Ne peut-on suppléer au nombre ?
Triste inquiétude ! Autrefois
On vit la panade onctueuse, *
La moutarde spiritueuse **
Ici bas réclamer leurs droits ;
D'une maxime plus vantée
Un sage s'empare, et sa voix
Proclame la diète lactée ; ***
Que l'homme s'occupe de peu !
Pour moi, vous instruire est un jeu ;
Une crainte vous indispose,
Eh ! mes amis ! calmez vos cœurs ;
Si je sais à fond mes auteurs,
Pour vivre il faut si peu de chose !
Peintres touchans dont les tableaux
Reçurent un si juste hommage,

* Lessius. — Eccl. 26.
** Rég. du car.
*** Pythag. — Cocchi. — Greisel

Prenez, reprenez vos pinceaux
Et mettez la main à l'ouvrage ;
Que dis-je ! en ce chant consacré
A des biens dont l'aspect soulage,
Pouvais-je en présenter l'image
Si vous ne m'eussiez inspiré.
Ah ! si mon zèle ardent vous touche,
Redites quels peuples sans bouche *
Vivaient en respirant des fleurs ?
Redites quels peuples des indes
Ne se nourrissaient que d'odeurs **
Lorsqu'ils pouvaient manger des dindes ?
Montrez-nous les, ces bataillons,
Ces indomtables nations,
Si dignes de la renommée,
Qui, très-souvent pour tout écot
Brûlant la plante de Nicot,

* Plin. lib. 7, cap. 2.
** *Id.* Histor. nat. lib. 7, cap. 1.

Se restauraient de sa fumée? *
Un sage, ô repas sans pareil!
Vécut des rayons du soleil... **
Convenez donc avec franchise
Que manger est une sottise,
Une habitude, un préjugé,
Une mode, antique manie
A laquelle on n'eût point songé
Si dans les loisirs de leur vie
Nos pères n'avaient pas mangé;
Pourquoi la souffrir, je vous prie,
Dans un tems de philosophie,
Dans un tems où tout est changé?
O mes amis, ne mangez guère!
O mes amis, ne mangez pas!
S'il est bon de faire un repas,
Il serait mieux de n'en point faire.

* Voyages de Gaut. Schout.

** Olympiodor. Platonic. apud Quercet, Diætet, Polyhistor.

Ah! voyez les Muses gémir
En comptant les heures perdues!
Et l'ardent Pégase frémir,
Pour vous prêt à fendre les nues!
Pourquoi résister à leur vœu?
Craignez-vous, faites m'en l'aveu,
La critique?... elle décourage!
Eh! point du tout, elle enhardit,
Et, par elle, un méchant écrit
Trouve au moins toujours l'avantage
D'avoir un instant de l'esprit...
— Et cet autre, avec sa doctrine,
Qui brave Archestrate et B....x!
Il ferait bien mieux, j'imagine,
De s'en aller planter des choux...
— Allons, mes amis, quel langage!
Quel mot vous osez proférer!
Et peut-on jamais s'égarer
Sur l'importance de l'ouvrage!
Vous rêvez? eh bien, du courage...

On a fait pâlir le soleil
Et la lune a baissé son voile ;
Sans doute qu'en un cas pareil
On a vu pleurer chaque étoile,
Vous... eh bien ! faites-les danser.
N'osez-vous si haut vous lancer ?
Dites que les monts et les plaines,
Aux accens plaintifs des tombeaux,
Coururent, à pas inégaux,
Près d'eux prendre part à leurs peines.
Dites que les épis en pleurs
Se desséchèrent sur leurs tiges,
Et que des plus vermeilles fleurs
En vain l'on chercha les vestiges ;
Dites que la nature en deuil
Ne fut qu'un immense cercueil,
Et qu'on vit un second déluge
Né des larmes du beau Germeuil.
Tout cela posé, d'un coup-d'œil
Choisissez-moi pour votre juge.

— Mais si l'on adopte vos mœurs,
Que feront les restaurateurs ?
— A d'autre ! « — et combien d'arts utiles...
— Eh mes amis, restez en paix ;
Est-ce à des raisons si futiles
D'entraver de grands intérêts !
Et, pour goûter mille délices,
Craignez-vous quelques sacrifices...
Eh bien, quoi, j'entends des soupirs ?
— Bien qu'on occupe ses loisirs ;
Mais quoi, jamais de cercle aimable !
Ah ! certe, en proscrivant la table
Vous proscrivez tous les plaisirs.
— Tous les plaisirs, moi ! les proscrire !
Oh, que vous m'avez mal compris !
Riez, jasez, ô mes amis !
Je veux vous voir jaser et rire ;
Mais riez méthodiquement.
Amis, le vrai contentement *

* Rousseau, *Émile*.

N'est jamais ni gai, ni folâtre,
De ce sentiment idolâtre,
Je veux, y livrant tous mes sens,
Penser au plaisir que je sens.
Savourez-le. Je veux encore
Qu'on craigne qu'il ne s'évapore;
Comprimez-le donc avec soin
Pour que rien ne puisse s'extraire,
Et qu'en vous, dans un certain coin,
Tout votre bonheur se resserre.
L'ennui toujours est enfanté
Par les jeux bruyans, la folie;
C'est près de la mélancolie
Que chemine la volupté.
Figurez-vous donc la beauté,
Tout à coup folle et rubiconde
Souriant d'un air effronté
Aux *toasts* qu'on porte à la ronde,
Tandis que le cercle empâté
Des grivois que Bacchus tourmente

Hurle d'une voix discordante
Un chant en hurlant répété.
Loin de nous ces folles images!
Parlez-moi de ces personnages
Qui, ne cédant que par raison
Au tribut que dame Nature
Se fait payer avec usure
De l'humaine condition,
Après une courte dépêche,
Restaurés par une onde fraîche
Se recueillent dans un salon;
C'est dans cette assemblée auguste
Dont chaque membre est un arbuste
Toujours en végétation,
Que la mûre réflexion
Fait éclore une opinion
Digne d'un esprit toujours juste,
Ai-je poussé quelque argument?
Nul hoquet honteux ne m'obsède,
On rêve, on hésite un moment,

Et c'est un léger hochement
Qui seul remplit tout l'intermède.
Enfin on parle lentement,
Le chef commence gravement,
Le second en rang lui succède ;
Le troisième plus égrillard,
S'est emparé des *si*, des *car*:
Tout est pesé, j'ai ma réponse,
J'applaudis au froid comité
Et je crois à sa gravité
Que c'est un Siècle qui prononce.
Il est certain que tout annonce
En lui jugement et santé ;
Là, point de ces têtes placées
Sur des troncs courts et rebondis,
Ni de ces trognes à rubis
Qui n'ont que des couleurs forcées,
Gros réjouis, de qui l'aspect
Ou la bachique corpulence
Selon le cas, la circonstance,

Hurle d'une voix discordante
Un chant en hurlant répété.
Loin de nous ces folles images!
Parlez-moi de ces personnages
Qui, ne cédant que par raison
Au tribut que dame Nature
Se fait payer avec usure
De l'humaine condition,
Après une courte dépêche,
Restaurés par une onde fraîche
Se recueillent dans un salon;
C'est dans cette assemblée auguste
Dont chaque memb[illegible] un arbuste
Toujours en vé[illegible]
[illegible]mûre

Et c'est un léger hochement
Qui seul remplit tout l'intermède.
Enfin on parle lentement,
Le chef commence gravement,
Le second en rang lui succède ;
Le troisième plus égrillard,
'est emparé des *si*, des *car* :
out est pesé, j'ai ma réponse,
pplaudis au froid comité
je crois à sa gravité
c'est un Siècle qui prononce.
est certain que tout annonce
ui jugement et santé ;
oint de ces têtes placées
courts et rebondis,
es à rubis
es couleurs forcées,
qui l'aspect

Qui, solitaire et langoureuse,
De tems en tems avec ardeur
Lève son regard enchanteur
Devers la plaine lumineuse;
Quel objet occupe son cœur?
Mais j'entends sa voix argentine;
Chut, écoutons à la sourdine:
« Vous, dont le sublime concert
» Charme le séjour des orages,
» Ah! souffrez qu'au sein des nuages
» S'élève la voix du désert!
» Ombres dans l'espace montées,
» De là, vous voyez mon tourment:
» Apprenez-moi donc si vraiment
» Les planètes sont habitées.
» Par les tourbillons, j'ai conçu
» La différence d'atmosphère,
» Mais sans doute l'être diffère
» Où l'homme jamais n'est reçu.
» Quel est donc l'esprit, la structure

» De tous ces habitans divers?
» Après ceux de notre univers,
» Que pouvait de plus la nature? »
Moi, vous proscrire la gaité!
Oui, je veux aussi que l'on chante,
Je veux qu'une voix innocente,
D'un ton moelleux et flûté
Module une chanson décente.
Pour vous, des biens que je prescris
Jaloux d'égayer l'intermède,
Craignez-vous des chants érudits?
Vive dieu! qu'un autre y succède.
De l'amour ou du dieu du vin
Redites lequel je préfère,
L'un est aveugle et voit fort bien, *
L'autre avec des yeux n'y voit guère.
L'un toujours aimable, à Paphos,
Offre aux trois Grâces son hommage;
L'autre dans l'île de Naxos

* Rousseau, *Émile*.

Trouve la fille de Minos
Et la laisse dans le veuvage.
O vous dont les graves accens
Ont si bien su plaire au Permesse,
Et sont pour tous si séduisans
Qu'ils font trébucher la sagesse!
Sans trop rallentir notre pas,
Législateur des Gastronomes,
Un instant ne pourrions-nous pas
Causer pour le bonheur des hommes?
Ces mots de *traître* et d'*imposteur*
Contre mes transports anonymes
Auraient-ils aigri votre cœur?
Entre nous, au pays des rimes
Ces mots ne sont qu'une douceur;
Et, victime du séducteur,
Je lui pardonne tous ses crimes.
Mettons un instant de côté
La gloire et la postérité,
De tout mon cœur je vous les livre;

Je ne suis qu'à peine écouté,
Mais mon but est de faire un livre,
Et, dût l'éditeur aux abois
De rage s'en mordre les doigts,
J'ai commencé, je veux poursuivre.
Franchement et de bonne foi
Avez-vous chanté, dites-moi,
Cet art dangereux de bien vivre?
Non?... Sois brisé, temple odieux,
Temple horrible qu'on lui prépare!
Fermez-vous, gouffres du Tartare!
Le Pinde réclame ses dieux.
Il chanta Bacchus et Silène,
Le Vougeot et le Chambertin,
Mais pouvait-il aimer le vin,
Lui qui buvait de l'Hippocrène!
— A vos lois nous sommes soumis,
Ce mets précieux, tant promis,
Quel est-il enfin? — Suppliantes,
e Cornaro faible et mourant

Les Prières impatientes
Attendaient son sort. A l'instant
Un des habitans de l'espace
Se lève et proclame sa grâce.
« Qu'il vive, dit-il; aux humains
» Lorsqu'un mets céleste va naître,
» Il fallait qu'un d'eux fît connaître
» Tout ce qu'ils devront à nos mains.
» Ce mets qui succède aux festins
» Doit à ma sagesse profonde
» La forme et l'abrégé du monde,*
» Qu'il en porte aussi les destins.»
Il dit. Cornaro fut fidèle,
Cent ans allègre et bien portant,
Promenant son siècle en chantant,
Aux siens il offrit un modèle...
Or, ce mets d'un genre tout neuf,
Ce mets bienfaisant, délectable,
Ce mets qui suffit à sa table,
Mes bons amis, c'était un œuf.

* Rég. du car.

Mais quels accords mélancoliques,
Soudain entraînant mes esprits,
Par des cadences chromatiques
Suspendent mes sens interdits!
Tout-à-coup quel brillant cortège!
Voyez, sur un marbre arrondi,
Ces monts qui, d'un essor hardi,
Lèvent leur front couvert de neige;
Le chant de la douce Phryné
A ces œufs ne s'est point borné:
Ceux-ci conservent leur teint blême;
Ceux-là portent un diadême,
Et, tout fiers d'un front couronné,
Se gonflant jaunissent la crême;
D'autres frémissent dans leur jus;
D'autres, paisibles, mais confus
De leur matte circonférence,
Ne furent réduits au silence
Qu'après avoir été battus;
Long-tems ils tentèrent la fuite,

Et la poële avançant moins vite
Deux fois ne les eût pas reçus.
Craignons une fuite nouvelle,
Et tout à coup à vos regards
Que des ponts levis, des remparts
Annoncent une citadelle.
Voyez, près du brun chocolat,
S'élever les tours du nougat,
Près des gauffres, près des oublies,
Là sont les douces fantaisies
Et vers nous s'avancent leurs nains :
Salut, pistaches, diablotins,
Et vous, macarons, massepains,
Salut, salut, troupe dorée !
Troupe aimable, troupe sucrée,
Que vois-je au travers des créneaux?
Croquante ! ô l'amour de mon âme,
Croquante, il n'est plus de rivaux,
Frangipanne objet de ma flamme
Va couronner tous mes travaux.

Et pourtant, ô douces Claudines,
S'ouvrent vos lèvres purpurines,
Là, resplendit la pomme d'or,
Là, Rambour offre son trésor,
Api, ses couleurs enfantines :
O fruits adorables ! ô vous,
Dont les familles entassées
Brillent à nos regards jaloux
Dans ces pyramides vers nous
Méthodiquement élancées,
Nos vœux ne sont point indiscrets,
Et si notre voix s'évertue
A préconiser vos attraits,
Si nous vous cherchons, votre vue
Suffit à nos yeux satisfaits...
Mais quel bruit, quel murmure étrange !
Quel blasphême odieux ! qu'entends-je?
« Nous avons faim, nous avons faim ;
» Beau prédicateur, c'est en vain
» Que vous avez cru nous séduire ;

» Gardez pour vous votre refrain
» Et tous les chants qu'il vous inspire ;
» Nous mangerons, nous avons faim ;
» Contez à d'autres vos sornettes,
» Le soleil mange des comètes,
» Pour nous il nous faut des chapons ;
» Nous avons faim, nous mangerons ;
» Puis à quoi bon tant de génie ?
» Et, dût-on, devenu lapin,
» Se voir mangé dans l'autre vie,
» Nous mangerons, nous avons faim. »
O comble d'erreur et d'audace !
Hélas ! d'un penchant corrupteur
Je n'ai que trop dans votre cœur
Sans cesse reconnu la trace !
Croyez-vous donc, lorsque ma voix
Vous traçait des biens pleins de charmes,
Attendris parfois jusqu'aux larmes
Quand vous paraissiez à mes lois
Sur le point de rendre les armes,

Que souvent mon œil, d'un larcin
Observant la marche pressée,
N'ait pas vu, du creux de la main,
La bribe adroitement lancée ?
Eh bien, satisfais ta fureur,
Mange, mange, peuple mangeur,
Que ta faim soit donc assouvie,
Mange, puisque c'est ton envie,
Mais il me reste un trait vengeur...
Il le faut donc, race indomtable!
Écartant les chants du bonheur,
Faire le récit lamentable
De cette histoire épouvantable
Dont l'approche glace mon cœur!
Un fantôme à l'œil redoutable,
Un fantôme en ces lieux errant,
Poussant, agitant votre table
Vous fixe en silence et m'attend...
Ah! si d'un Arabe ou d'un Cafre
Vous n'avez le cœur de rocher,

Cornaro n'a pu vous toucher,
Frémissez du sort d'Angoulafre.
En tête d'un groupe joyeux
Qu'enflammait un festin splendide,
Angoulafre, silencieux,
Entraînait sous sa dent avide
Des mets qu'à son ventre intrépide
Paraissaient disputer ses yeux.
Gigot, jambon, pâte, boulette,
Tout s'engloutissait dans son sein,
Le canard suivait le lapin,
La grive suivait la mauviette.
Une d'elles... l'infortuné!
Tel est de son art le prestige
Qu'en vain à son œil étonné
Devait s'opérer un prodige!
L'arme terrible allait frapper;
Mauviette fixe le convive,
Et laisse, d'une voix plaintive,
Ces mots douloureux s'échapper :

« Je cède à ta rage fatale,
» Homme barbare ! mais bientôt... »
Mauviette s'arrête ; à ce mot,
Que fait Angoulafre ? il l'avale.
Mais mauviette avait prononcé.
Déjà sur le seuil s'est placé
Le monstre affreux qui tout moissonne ;
Le noir essaim qui l'environne
Dans le salon s'est élancé.
Angoulafre, en voyant la troupe,
S'empare d'un vin pétillant,
Du nectar qui remplit sa coupe
Trois fois il abreuve son flanc,
Trois fois sa bouche qui murmure
Hume à longs traits une onde pure ;
Soin tardif ! inutile effort !
Soudain son cœur mourant palpite...
Une défaillance subite...
O terreur ! il se lève, il sort,
A la hâte il se précipite ;

D'un plomb pressé dans chaque main
Il bat l'air; il saute, il s'agite,..
Et pourtant qu'il s'agite en vain,
Que, tremblant, il crie, il implore,
Qu'il fuit, s'arrête et fuit encore,
Ses amis joyeux, dont Bacchus
Sans doute obscurcissait la vue
En son absence inaperçue
Poursuivaient les jeux de Comus.
Un fils de la docte montagne,
Qui, dans un des angles blotti,
Bas méditait, appesanti,
Sur l'Hippocrène et le Champagne,
Soudain par le Pinde averti,
Fixe l'affreuse solitude;
Il voit les débris dispersés,
L'onde, les flacons déplacés,
Et surtout, contre l'habitude,
Des mets vainement avancés!
Sa verve s'échauffe, il s'élance,

Il s'écrie : « O sinistre absence !
» Tout s'inclinait à son aspect ;
» Tout rendait, saisi de respect,
» Hommage à sa faim indomtable !
» Et pourtant il a fui la table !
» Et pourtant mon regard glacé
» Fixe son fauteuil solitaire !
» Et pourtant il s'est éclipsé !
» Ah ! sans doute il fut terrassé,
» Ou Bacchus remplirait son verre !
» Mais qu'est-ce ! l'aurais-je entendu !
» Courez ! mes yeux l'ont apperçu...
» Le trépas le suit... il succombe...
» Courez ! il s'agite éperdu...
» La faux cruelle frappe, il tombe ! »
A ce majestueux accent,
Les *bravos* aux *bravos* répondent,
Et les verres qui se confondent
Trinquent la santé de l'absent ;
Pour le poète autre rasade :

L'un vante à grand cri sa charade,
Prétend en entrevoir le sens...
Tant Bacchus égare ses sens!
S'agitant, certain escogriffe
Jure que c'est un logogriphe;
On s'échauffe, grande rumeur...
Soudain, ô prodige! ô terreur!
Un bruit sourd ébranle la salle,
Un coup terrible a retenti,
La table chancelle, un long cri
Précède une voix sépulcrale,
L'ombre d'Angoulafre apparaît.
« Mes enfans, dit-il, c'en est fait,
» C'en est fait, j'ai perdu la vie;
» Hélas! si vous pleurez ma mort,
» Accusez de mon triste sort
» L'auteur de la *Gastronomie*.
» Que dis-je! enfans, déjà les dieux
» Ont daigné sourire à mes vœux;
» Bientôt un livre va paraître,

» Consacrant de douces leçons
» A l'art heureux de ne point être
» Sujet aux indigestions.
» Vivez, enfans, pour le connaître;
» Vivez pour accueillir le don
» D'un mortel que le ciel inspire;
» En vain tout autre a cru bien dire,
» Tous ont tort, lui seul a raison. »
Il dit. Son ombre s'évapore;
Il n'est plus, on le voit encore:
Tous les assistans interdits
Restent consternés et contrits...

Ainsi, tremblant sur le Parnasse,
Et me résumant *in petto*,
Je laissais de choisir la trace
D'Angoulafre ou de Cornaro;
Des biens que ma muse publie
J'avais égayé la leçon,
Et sous les traits de la folie
Couvent encensé la raison; 13

Et pourtant de ma rêverie
Vainement accueillant l'erreur,
Bientôt, hélas! bientôt mon cœur
Retrouvait sa mélancolie :
Mais contre elle enfin quel secours?
Mon système offrait mille charmes,
Et l'air emportait mes discours;
Ma voix inspirait des alarmes,
Et mes amis mangeaient toujours.
Ah! sans doute il est équitable
Qu'à son maître on cède le pas;
Triomphez, ô poète aimable!
Triomphez avant le repas,
Vous les verrez, n'en doutez pas,
Me chercher en sortant de table.

FIN DU POÈME.

REMARQUES

SUR LE PREMIER CHANT.

J'AI dit dans mon préliminaire que la lecture du manuscrit m'avait rendu témoin d'une grande conversion. L'auteur du poème n'était pourtant pas à mes yeux exempt de tout reproche : il en est même de graves qui m'ont déterminé à prendre la plume. On ne traite point avec tant de légèreté un objet d'cette importance ; souvent il affecte un ton de frivolité qui contraste ridiculement avec la gravité de son sujet. Il a d'ailleurs négligé, dans l'exposé de son système, une des considérations les plus essentielles ; je ferai remarquer avec soin cette omission préjudiciable. Partout ses tableaux ne sont qu'ébauchés.* Mes jeunes convives qui ne tardèrent point à revenir à plusieurs fois sous différens prétextes, ne contribuèrent pas peu à me faire apercevoir tout ce qui man-

quait à cet ouvrage. Leurs objections continuelles me mettaient souvent dans le plus grand embarras ; l'un d'eux enfin osa me représenter que le poète antigastronome n'avait absolument rien dit contre la croûte de pâté. Comme si une composition, mette de sa nature, empreinte de tant de sucs hétérogènes, pouvait laisser le sang et l'estomac dans ce parfait équilibre, sans lequel il n'est point de santé! Ce n'est pas sans peine que je réussis à les persuader. Ma résolution d'adapter des observations à chaque chant parut les flatter ; leur empressement même alors à m'offrir tous les auteurs dont je pourrais avoir besoin, finit par faire naître dans mon esprit un soupçon qui s'accrut encore par d'autres circonstances; je le communiquerai au lecteur en tems convenable ; ne précipitons rien, et procédons à des remarques importantes avec l'impartialité d'un homme qui sera toujours disposé à pardonner bien des défauts en faveur du sujet.

PAGE 11, VERS 1.

Dans plusieurs exemplaires,

C'est trop succomber à la voix
D'un traître enseignant l'art de vivre,

Je chante, effrayé de ses lois,
L'art heureux de ne les point suivre.

Et ces vers :

C'est trop d'un aimable assassin
Suivre les préceptes perfides,
C'est trop engloutir en mon sein
Des mots doctement homicides...

Cette inégalité vient d'une méprise dans le choix indiqué parmi les variantes; mais l'une et l'autre version donne au début un ton brusque que je m'efforcerai pourtant de faire tolérer. Notre auteur venait de faire un essai funeste des préceptes qu'il se propose de combattre; cet essai lui vaut une indigestion, on aurait de l'humeur à moins. Passons-lui donc cet emportement.

Mais à vers 20 :

Qui roule en grondant dans les airs.

On aurait pu faire disparaître ce gron*dant*, *dans*, qui produit une consonnance désagréable; mais l'auteur, par une marginale de sa main, nous avertit qu'il a cru *faire image* en exprimant ainsi le bruit de la foudre. Faites image, monsieur.

PAGE 14, VERS 7.

Tel ce présent mystérieux
Qui, trompant un aveugle zèle,
Menaçait du fer et des feux
La phrygienne citadelle...

Cette comparaison n'a pas besoin d'un grand développement ; tout le monde sait que la ville de Troie ne fut prise au bout de dix ans de siége que par la ruse des Grecs. Ouvrons le Virgile français :

Las de voir par le sort leurs assauts repoussés,
Les Grecs, courbant des ais avec art enchâssés,
D'un cheval monstrueux en forment l'édifice :
Pallas leur inspira ce fatal artifice.
C'est un vœu, disaient-ils, pour un retour heureux.
On le croit. Cependant, en ses flancs ténébreux
Ils cachent des guerriers, et de ses antres sombres
Une élite intrépide ose habiter les ombres.
. . . . . .
Déjà de leur prison empressés de descendre,
Glissent le long d'un cable Ulysse avec Thessandre,
Ils sont bientôt suivis de Pyrrhus, de Thoas,
Du savant Machaon, du bouillant Acamas,
De Sthénélus, d'Atride, et d'Épéus lui-même,
Épéus, l'inventeur de l'affreux stratagême.
Ils s'emparent de Troie ; et les vapeurs du vin
Et la paix du sommeil secondant leur dessein,
Ils massacrent la garde, ouvrent toutes les portes,
Et la mort dans nos murs entre avec leurs cohortes.

DELILLE, *Énéide*, liv. 2.

Or, on remarquera que chaque guerrier qui s'est élancé des flancs du cheval, représente ici un des maux qui sont les suites de l'intempérance. Cette comparaison a quelque chose d'original.

PAGE 15, VERS 1.

Craignez chaque mets, quel qu'il soit,
L'un est trop chaud, l'autre est trop froid.

Cette manière vague de s'exprimer ici tient un peu trop au ton laconique du docteur Pedro Hézio. L'auteur s'est apesanti sur des passages qui avaient certainement bien moins besoin d'extension.

PAGE 15, VERS 19.

Toi-même, ô vieillard de Samos!
Sa voix, près du docteur de Cos....

Ce vieillard de Samos, c'est Pythagore; nous aurons occasion de parler de lui. Hippocrate, le plus célèbre médecin de l'antiquité, naquit dans l'île de Coos, l'une des Cyclades, vers la première année de la LXXX olympiade, la 460 avant J. C. Déjà illustré par son trisaïeul Nébrus qui avait fait des cures merveilleuses, Hippocrate se livra à l'étude de la nature, sur-

tent à celle du corps humain, et débuta par délivrer les Athéniens de l'affreuse peste qui les affligea au commencement de la guerre du Péloponèse. Ses vertus, son désintéressement, sa modestie égalaient son habileté. Le moyen qu'il employait le plus souvent, soit pour la conservation de la santé, soit pour la guérison des maladies, était la friction de la peau. Il diversifiait ce remède avec une sagesse admirable, selon les différens tempéramens. Ce grand homme donna lui-même l'exemple à ceux qui suivent ses préceptes en prolongeant ses jours jusqu'à l'âge de 100 ans; et ceux qui font profession de propager sa doctrine, doivent se consoler en songeant que ses contemporains lui rendirent les honneurs divins après sa mort. Les écrits qui nous restent de lui sont, des Aphorismes, regardés comme des oracles; des Pronostics; et certain Traité qui passe pour son chef-d'œuvre, et réclame au moins pour son auteur un peu plus de reconnaissance de la part des Gastronomes.

PAGE 18, VERS 7.

O Clitus, j'évoque ton ombre!

Clitus, frère d'Hellanice, nourrice d'A-

lexandre le Grand, se signala sous ce prince et lui sauva la vie au passage du Granique. Ce conquérant, dans un accès d'ivresse, s'étant mis à exalter ses exploits et à rabaisser ceux de Philippe son père, Clitus qui était aussi apparemment dans le vin, osa relever les actions de Philippe aux dépens de celles de son fils; il alla jusqu'à reprocher à ce dernier la mort de Philotas et de Parménion. Alexandre, dans la colère, le perça d'un javelot, en lui disant: « Va-t-en » maintenant joindre Philippe, Parménion » et Philotas. » Quand la raison lui fut revenue, et qu'il vit Clitus noyé dans son sang, il voulait s'immoler à ses mânes, mais les philosophes Calisthènes et Anaxarque l'en empêchèrent. C'est ainsi que ce fait est rapporté par tous les historiens. Il n'y a point de doute que les regrets du maître du monde, en voyant les suites d'un emportement insolemment provoqué, ne fassent infiniment d'honneur à sa sensibilité et ne jettent tous les torts de l'ivresse sur l'imprudent qui avait pu s'oublier jusqu'à mésuser de la confiance et de l'amitié de son prince.

PAGE 19, VERS 9.

N'est-ce pas, sortant d'un festin,

. . . . . .

Que Néron, tigre furieux, etc.

Ce fut après un festin extravagant, où il était resté quatorze heures à table, que Néron fit mettre le feu aux quatre coins de Rome pour se faire une image de l'incendie de Troie. L'auteur aurait bien pu, ce me semble, placer les événemens dans leur ordre; Néron avait déjà fait massacrer Agrippine.

PAGE 20, VERS 1.

O douce et sensible Vergy.

Tout le monde sait l'histoire de Gabrielle de Vergy; tous les écrivains s'accordent à dire que Fayel fit manger à cette infortunée le cœur de son amant, mais je n'ai vu nulle part que ce fût *après son vermicelle*. Infidélité coupable dans la relation des faits.

PAGE 21, VERS 5.

Sachez donc qu'il ne fut en somme
Qu'un beau livre.

J'ignorais que le présent fait à Pandore ne fût autre chose que l'*art du Gastronome*;

ce travail divin se sera sans doute perdu comme tant d'autres ouvrages précieux de la haute antiquité, ou le poème d'Archestrate peut-être en avait-il réuni quelques fragmens. Notre auteur me paraît avoir eu sur ce sujet des mémoires particuliers. Dans cette supposition, il serait présumable que le premier résultat de ce grand œuvre fut un pâté du *Puits-certain*, puisque ces sortes de pâtés renferment dans leurs flancs tous les mets les plus recherchés. Mais il y a dans toutes ces assertions une petite difficulté, c'est que les pâtés du *Puits-certain* sont d'une invention moderne.

PAGE 22, VERS 9.

Et d'où naissent les passions?
Du chyle et des digestions;
Des digestions et du chyle.

La tournure de ces vers rappelle celui-ci du marquis de Caraccioli, ambassadeur de Naples, voulant donner en un seul mot une idée de la température de Paris :

De la pluie et du vent, du vent et de la pluie.

Mais est-ce bien sérieusement que notre

auteur avance que les passions prennent leur source dans le chyle et les digestions? N'est-ce pas renverser d'un seul coup toute la morale en détruisant le libre arbitre? Si les passions naissent du chyle, il n'existe plus de coupables, et loin de punir le crime, on lui doit de l'indulgence et de la commisération. L'auteur a voulu dire que les passions *sont irritées* par le chyle et les digestions. Le savant Lessius, dissertateur très-profond, n'est pas le seul qui se soit vivement expliqué sur ce sujet, en démontrant que la vie sobre, diminuant l'acrimonie de la bile, doit nécessairement adoucir les passions; mais il ne s'en suit pas de là que les passions ne prennent pas leur source dans un cœur naturellement corrompu. Voilà comme un mot mal senti donne lieu aux observations les plus importantes et prouve l'utilité des commentateurs. La réfutation d'erreurs bien moins graves a souvent produit des volumes; et, qui ferait pourtant ici l'objet des plus amples discussions? deux vers qui paraissent sans conséquence:

Du chyle et des digestions,
Des digestions et du chyle.

PAGE 22, VERS 14.

Mais que dis-je ! pour ma patrie
N'as-tu pas repris tes pinceaux ?

Ce juste hommage au prince des poètes français, n'est pas le seul qui lui soit rendu dans cet ouvrage. Je crois devoir citer ici ce passage du *Paradis perdu* où M. Delille a su peindre avec tant de force tous les maux qui affligent l'humanité :

La rage aux yeux hagards, le délire effréné,
Le vertige troublant l'esprit désordonné,
La colique tordant les entrailles souffrantes,
Les ulcères rongeurs, les pierres déchirantes,
Et la triste insomnie au teint pâle, à l'œil creux,
Et la mélancolie au regard langoureux ;
La toux, l'asthme essoufflé, dont la fréquente haleine
Par élans redoublés entre et sort avec peine ;
Et l'enflure hydropique, et l'étique maigreur,
Et des accès fiévreux la bouillante fureur,
L'évanouissement, la langueur défaillante
Et la goutte épanchant son âcreté brûlante,
Et du catarrhe affreux les funestes dépôts,
Et la peste qui seule égale tous ces maux.

DELILLE, *Par perd*, liv. XI.

Ces vers sont horriblement beaux. Ce tableau où sont réunies toutes les calamités, doit plonger les Gastronomes dans de tristes réflexions. Galien avait bien raison de dire

que l'intempérance en tue plus que l'épée. Or, ce père de la médecine, qui vivait sous Antonin et Marc-Aurèle, né avec un tempérament délicat, ne parvint lui-même à une extrême vieillesse que par sa frugalité; et nous lui devons le sage précepte de sortir de table avec un reste d'appétit.

PAGE 23, VERS 18.

Faut-il qu'un seul homme dévore
Des villes et des nations!

Cette métaphore rappelle cette épigramme de Martial. Callidore a vendu un esclave pour acheter un barbeau :

Addixti servum nummis, here, mille trecentis
Ut bene cœnares, Callidiore, semel.
Nec bene cœnasti. Mullus tibi quatuor emptis
Liberarum, cœnæ pompa, caputque fuit.
Exclamare libet, non est hoc, improbe, non est
Piscis : homo est. Hominem, Callidiore, vorâs.

PAGE 25, VERS 17.

De la mer du nord au Delta,
De l'Orénoque au Boristène,
Du Gange à Carubatuba...

J'admire avec quelle rapidité notre auteur parcourt tous les points des deux mondes. C'est certainement à lui qu'appartient la

découverte de diriger les ballons à volonté.

PAGE 26, VERS 3.

Et que vont m'apprendre les fastes,
Les lois, les chevaux et les castes
De tes fils barbus d'Ismaël?

Il s'agit ici des Bédouins, sorte d'Arabes, naturellement graves, sérieux, sobres et modestes. Ils ne rient presque jamais, parlent fort peu et sont ennemis de la médisance. La barbe est chez eux en grande considération; ils se disent descendus d'Ismaël, fils d'Abraham et d'Agar, né l'an du monde 2094, le 3910 avant J. C. Cela posé, ils se soucient peu de la généalogie de leurs familles, mais ils sont très-curieux de celle de leurs chevaux; ils en ont de trois espèces: les nobles, les mésalliés et les roturiers. Ils vivent entr'eux dans une grande union. Il y a de ces Bédouins dans la Syrie, et la Palestine.

PAGE 31, VERS 26.

Sans toi, je vivrais des concerts
Qui sont modulés dans les airs,
Sons mélodieux que j'ignore.

Cela est un peu fort. Pourquoi cette ex-

génération ? c'est le vrai moyen d'effrayer ceux qui seraient disposés à nous entendre. Quant à ces sons acoustiques, il est facile d'en donner l'explication. « Pythagore, dit » le docteur Cocchi, pensait qu'il y a une » harmonie déterminée, non seulement dans » tous les corps célestes, mais dans toutes » les parties qui composent l'univers, et » puisque les hommes n'entendaient pas cette » harmonie, c'est que leurs sens étaient » tellement dégénérés, qu'il ne leur était » plus possible de juger sainement des » choses. »

PAGE 31, VERS 19.

Et toi, gigot qui m'as tenté,
Auprès du flanc qui t'a porté
Je te verrais bondir encore.

J'ose à peine présumer que notre auteur ait eu ici en vue cet hémistiche du récit d'Énée ;

Trojaque, nunc stares....
Et toi, chère Ilion, je te verrais encore !

PAGE 33, VERS 14.

Sans doute il eut un cœur de fer....

Ce passage de Plutarque est connu et a

souvent été cité, mais pourquoi ajouter :

Au moins un appétit d'enfer.

Voilà une de ces inconséquences qui font perdre toute contenance. Je ne sais en vérité que penser de l'intention dans laquelle ce poème a été fait ; l'auteur écrit dans le dépit que cause une indigestion, et son code de réforme semble un nouvel hommage aux préceptes mêmes dont il est la victime ! Je n'y conçois plus rien. Plutarque, au surplus n'est pas le seul qui défende à l'homme de faire servir les animaux à sa nourriture. Pythagore fait de cette privation un des points principaux de sa doctrine ; il appuie son système sur des raisons bien plus fortes qu'une simple commisération, et cependant, dans un transport de joie pour la découverte de certaine démonstration mathématique, il offrit aux dieux une hécatombe de 100 bœufs. D'après ces inconséquences des auteurs, soit qu'ils parlent d'un ton grave, ou d'un ton léger, quelle confiance donnerait-on à leurs opinions, si les commentateurs n'étaient là pour couvrir toutes ces contradictions de différens prétextes plus

ou moins spécieux. J'avoue que celui-ci m'embarrasse. Je ne prolongerai point les notes de ce chant et passerai rapidement sur le suivant, les deux derniers nécessitant de longs développemens. L'épisode de Cyprine a été inséré dans quelques recueils. Le sort affreux d'une colombe aimable, ravie à sa maîtresse par un Gastronome, a quelque chose de touchant, mais ce tableau manque de ces traits mâles qui impriment la terreur. Je ne vois pas jusqu'ici

Que le Gastronome vorace
Tremble et s'arrête épouvanté,
Et laisse à Minet qui le flatte
Saisir finement de sa patte
Le mets dans l'attente resté.

REMARQUES

SUR LE DEUXIÈME CHANT.

Embarrassé de voir succéder le plaisir à la peine, l'auteur écarte tout à coup les scènes terribles, il suspend les chants douloureux; dissimulant sa ressource c'il ne trouve que des cœurs endurcis, il veut montrer à l'homme les biens qui lui sont offerts et que pourtant il néglige. Le ciel s'est éclairci, l'air est devenu plus pur, tout renaît aux accens du bonheur, et l'Abstinence paraît avec tous ses charmes. Ce plan n'était pas absolument mal conçu, mais il est loin d'avoir été exécuté. Le poète appauvrit son sujet, loin d'en faire valoir les avantages; l'Astinence daigne descendre à sa voix; il devrait la conduire sur un char triomphal par des chemins jonchés de fleurs et lui faire payer un juste tribut d'hommages; point du tout, il fuit à sa vue, et tandis qu'elle reste seule et assez embarrassée au milieu de la

carrière, il s'amuse à courir ça et là, ne la regardant qu'à peine de loin, ou ne s'en rapprochant parfois que pour lui rire au nez. Il fait plus, il lui dit très-emphatiquement *qu'elle est un peu maigre*; c'est au moins ne pas lui supposer de coquetterie; l'auteur ignoré sans doute que les belles ne pardonnent point de telles indiscrétions, et probablement qu'il n'est pas habitué à converser avec les immortelles. Examinons son début.

PAGE 43, VERS 1.

Mes bons amis, si j'étais roi,
Dans ma tendre sollicitude
Pour ceux qui vivraient sous ma loi,
Devineriez-vous bien à quoi etc.

Tout le monde connaît ces vers si jolis de *la Pucelle*.

Si j'étais roi, je voudrais être juste,
Dans le repos maintenir mes sujets,
Et tous les jours de mon empire auguste
Seraient marqués par de nouveaux bienfaits.
Que si j'étais contrôleur des finances,
Je donnerais à quelques beaux esprits
Par-ci par-là de bonnes récompenses,
Car après tout, leur travail vaut son prix.
Que si j'étais archevêque à Paris etc.

Je ne sais trop pourquoi j'aurais voulu

que notre auteur eût évité ce rapprochement. Quant à ce projet d'oraison funèbre qui, par les torts des défunts, pourrait effrayer les vivans, il ne fait que rappeler les mœurs des premiers Egyptiens.

PAGE 46, VERS 12.

O douce, impalpable beauté! etc.

On a raison de le dire; nos pères étaient bien plus gais que nous. Le seigneur Cornaro, dont l'histoire forme l'épisode de ce chant, s'écrie dans son admirable Traité : « O sainte et heureuse vie réglée! que tu es » digne d'estime!..... ton nom seul » devrait suffire pour t'attirer la préférence » que tu mérites! les syllabes qui composent » *sobriété*, n'ont-elles pas une signification, » un son, plus agréables que *gourmandise*? » J'y trouve autant de différence qu'entre » les noms d'*ange* et de *diable*. » (*Conseils pour vivre long-tems*, Pages 50 et 51.) Voilà le langage de la conviction, et c'est ainsi que s'embellit aux yeux d'un amant, jusqu'au nom de sa maîtresse.

PAGE 47, VERS 14.

Du jeûne, qu'on est loin!

Il est bien vrai que le *jeûne* est de toute

antiquité ; quelques théologiens en trouvent l'origine dans le paradis terrestre, où Dieu défendit à Adam de manger du fruit de l'arbre de vie. C'est sans doute prendre la chose d'un peu haut ; et comme l'observent très-bien les auteurs encyclopédistes, c'est confondre le jeûne avec la privation d'un seul objet ; mais les Juifs, les Égyptiens, les Phéniciens, les Assyriens eurent leurs jeûnes. Les Grecs à leur tour jeûnèrent en l'honneur d'Eleusine, et Plutarque appelle même cette journée *la plus triste des Thesmaphories*. Jupiter, Cérès et les autres divinités du paganisme, selon Apulée, exigeaient le même devoir, des prêtres et prêtresses qui rendaient leurs oracles, et de ceux qui se présentaient pour les consulter ; et lorsqu'il s'agissait de se purifier, c'était un préliminaire indispensable. Numa institua à Rome les mêmes usages. Les décemvirs, dit Tite-Live, ordonnèrent eux-mêmes un jeûne public de cinq en cinq ans en l'honneur de Cérès ; mais qu'ont de commun ces institutions religieuses avec les douceurs d'une vie réglée ? sinon que l'on veuille prouver que *manger* a sans doute quelque chose de pro-

sane puisqu'il fallait *jeûner* pour se purifier, puisque dans les calamités publiques, le jeûne calmait le courroux des cieux. Notre auteur semble en vérité proposer aux autres des règles qu'il n'est pas du tout disposé à suivre. Un réformateur ne doit parler de son système qu'avec enthousiasme. Nos anciens s'exprimaient bien autrement. « Qu'est-ce » que le jeûne ? une privation momentanée, » Faites diète. » Voilà le mot propre. Aristote lui-même ne nous a pas caché que tant de mets différens ne nous étaient offerts que pour le mérite de la tempérance. « Fausse » défaillance ! enflure ! s'écrie le docte Lessius ; la diète fait couler les esprits dans » toutes les parties du corps. La vie sobre » rend les hommes agiles, doux, affables, etc. » Voilà un ton décent et des principes.

PAGE 57, VERS 15.

Qu'un héros, avide de gloire, etc.

Henri IV, prince sobre, combattant le duc de Mayenne qui était toujours à table, est sans doute indiqué par ce vers ; au surplus la sobriété est la vertu dominante des héros. Heureux les tems où une allusion au

bon Henri pourrait toujours causer une douce méprise!

PAGE 61, VERS 8.

Là qui l'observa le matin;
Le soir va l'y trouver encore...

Ce trait est rapporté dans la vie de la Fontaine. « Madame de Bouillon, allant » un matin à Versailles, le vit rêvant sous » un arbre du Cours; le soir en revenant, » elle le trouva dans le même endroit et » dans la même attitude, quoiqu'il fît assez » de froid et qu'il eût plu toute la jour- » née. » (*Dict. hist.*) L'auteur des *Etrennes d'Apollon* ignorait sans doute cette vengeance signalée du dieu des vers, en insérant cette année dans son recueil une *Epître à l'appetit*. Quoi! s'écrier sur le parnasse:

Appétit! don du ciel! cher et fatal objet
Que je chante aujourd'hui, rempli de mon sujet!
Permets qu'en maigres vers je t'adresse une épître,
Et qu'un plat renversé me serve de pupitre.

Une telle audace méritait sans doute un grand exemple. Cependant il ne tonne pas, les torrens restent suspendus dans les airs, mais le Pinde et les muses ne vont pas moins

être vengés. Bientôt le poète enfante un vers dont lui-même il s'étonne, et qui vaut à lui seul tout un traité d'*antigastronomie* :

O disgrâce funeste,
L'appétit disparaît, l'indigestion reste.

PAGE 65, VERS 5.

Mais quels tableaux troublent vos sens ?...

Il est certain qu'une digestion pénible enfante des songes désagréables, et les plaisirs de la table sont presque toujours suivis d'un sommeil lourd. Mais quelle sécheresse dans un sujet si bien fait pour enflammer l'imagination ! égayons au moins la solitude qui règne autour de la déesse, et lorsque son poète la laisse dans un triste abandon, opposons à des tableaux languissans la scène active d'un festin, tracée avec verve. Ce contraste frappant fera sans doute impression sur le lecteur. Ce fragment n'est connu que dans quelques sociétés littéraires ; en me permettant de l'insérer ici, l'auteur me donne une véritable marque de son estime, et les deux partis rivaux se réuniront certai-

nement pour apprécier cette pièce justificative.

Je vois une épaisse fumée
D'odeur de truffes parfumée;
Au centre de cette vapeur,
Comme en un sanctuaire humide,
Gît, dans un état de stupeur,
Des banquets la déesse avide.
Bientôt le nuage abaissé
Laisse voir une masse énorme.
. . . . . .
De ce stupide *Ragotin*
Pour remuer la léthargie,
De trois mots il faut la magie:
On a servi! puissant tocsin!
Il s'éveille; il se lève; il roule
Jusqu'à la table du festin,
Où son ventre immense se moule.
Transporté par la sage peur
De laisser refroidir la soupe,
Il en affronte la chaleur.
Une profonde et large coupe
D'où déborde un nectar fumant,
Appaise son premier tourment.
Sous le vernis qui les varie
Dix mets, couvrant trois fois l'autel,
Viennent s'offrir en symétrie
A son appétit immortel,
Sur un bœuf, tremblante victime,
Il porte le couteau sacré!....
Déjà le bœuf est dévoré.

Je vois s'engloutir dans l'abîme
Du Phase le chantre doré.
La main implacable fracasse
Et renferme au même cercueil
Ce demi-paon bouffi d'orgueil,
Dont on veut que les fils d'Ignace
Aient en France amené la race.
Après maints courriers de Vénus,
La dent au double rang immole
L'Oiseau sauveur du Capitole.
Un essaim d'ortolans charnus
Dans le commun sépulcre vole.
Fils de la peur, lièvres, lapins,
Y vont achever leurs destins.
Tyran des peuples de la Seine,
Le brochet vient subir la peine
D'un équitable talion.
Des plages du septentrion,
Un turbot, fuyant la baleine,
Se perd dans cet autre Achéron.
D'un sanglier épouvantable
Le buste froid est sur la table
Placé moins vite que mangé.
Adonis! te voilà vengé.
Après s'être enveloppé l'ame
Des pâtes que pétrit Bergame,
Le prêtre va la surcharger
Des offrandes du potager.
D'espace en espace, il s'abreuve
Des flots brillans d'un rouge fleuve
Où Reims, Tournon, Beaune, Bordeaux,
Mêlent le sang de leurs coteaux.

Jusqu'ici l'important mystère
Dans le silence a procédé,
L'ogre, par un mot hasardé,
Aurait frémi de se distraire;
Mais sitôt que l'émail des fruits
A remplacé le cimetière
De tous ces animaux détruits;
Quand du lait qu'on caille à Gruyère;
Le sel, dans les huiles glissé,
D'un estomac embarrassé
Réveille et chatouille les houpes;
Lorsqu'en de plus modestes coupes
Au Célébrant on a versé
Les madrigaux de la Champagne,
Ou l'or potable de l'Espagne,
Alors il parle, il chante, il rit,
Il trouve presque de l'esprit.
Il consomme l'œuvre mystique
Dans les nombreux épanchemens
De ces liquides diamans
Que distille la Martinique:
De deux vases, brillans émaux
Que Sèvre a cuits dans ses fourneaux,
La matière vitrifiée
Lui conserve ce nectar brun,
Que Moka tire du parfum
D'une fève torréfiée,
Où se résout un caillou blanc
Dont le triste Africain arrose
De ses sueurs et de son sang
L'inhumaine métamorphose.
L'automate, à peine imbibé

De cette liqueur volatile,
Aux fers d'un sommeil imbécile
Tombe, puissamment absorbé,
De tous côtés sa tête incline ;
Son menton frappe sa poitrine ;
Un crêpe gris, voilant ses yeux,
Les ferme à la clarté des cieux.
Laissons ronfler ce buffet d'orgue, ... etc.

(*Poème des* Heures.)

PAGE 69, VERS 14.

D'un Vénitien de renom
(Cornaro, tel était son nom)
Peut-être ignorez-vous l'histoire.

Louis Cornaro, naquit à Venise en 1460, d'une famille illustre. On a de lui un Traité *des Avantages de la vie sobre*, traduit en latin par Lessius, et en français par D. L. B. sous le titre de *Conseils pour vivre long-tems*. Son ouvrage est divisé en quatre parties ; la première fut écrite à l'âge de quatre-vingt-trois ans ; la seconde à quatre-vingt-six ; la 3e. à quatre-vingt-onze, et la 4e. à quatre-vingt-quinze. Cardan, Bacon et Monsieur de Thou, parlent de Louis Cornaro et du régime qui le fit parvenir à une extrême vieillesse. Notre

auteur ne nous rapporte pas fidèlement son histoire. Ce seigneur né avec une faible constitution, eut d'abord beaucoup d'inclination pour les plaisirs de la table et eut l'imprudence de s'y livrer. « Je me trouvais, » raconte-t-il, si souvent en débauche, que » mon tempérament délicat ne put en sou- » tenir les fatigues. Je devins sujet à plu- » sieurs maladies, comme douleurs d'esto- » mac, coliques, gouttes. J'avais presque » toujours une fièvre lente et une altération » insupportable. Cet état faisait désespérer » de ma guérison; et véritablement, quoique » je ne fusse âgé que de trente-cinq à qua- » rante ans, je ne croyais trouver la fin » de mes maux que dans celle de ma vie. » Ce fut alors que les meilleurs médecins d'Italie lui imposèrent un régime dont il ne tarda pas à apprécier les avantages. J'aurai occasion de parler ailleurs de cet illustre personnage dont le genre de vie paraît former la base de ce poème. Berquin a donné à l'un de ses contes le titre d'*anti-Cornaro*. Ce personnage idéal est un Gastronome de la première classe.

PAGE 70, VERS 5.

Tu sais si du faible Érotime. . . .

Voici un grief que je ne pardonnerai certainement point à notre anonyme. *Érotime* n'est point du tout le nom du personnage qu'il avait en vue. J'aime à croire que cette erreur vient d'une distraction, mais au moins est-il sûr qu'elle m'a causé un grand travail dont on ne me tiendra pourtant, je le sais, aucun compte. Mes jeunes convives dont les visites devenaient de plus en plus fréquentes et qui parurent fort touchés des entraves qui me retardaient, ne firent que les augmenter avec tout leur empressement à vouloir seconder mes recherches. Je me promis bien de m'en venger, mais en attendant, je trouvai qu'Aristote marque dans ses Problêmes, qu'un certain philosophe nommé Hérodique (et non *Érotime*), quoiqu'il fût d'un tempérament très-faible, et même né étique, avait vécu cent ans par le moyen d'un bon régime. Platon en fait aussi mention. C'est en vérité abuser de la patience des commentateurs, que de tronquer ainsi les noms. Du reste, je remarquerai que l'on

s'aperçoit, surtout à la fin de ce chant, que l'auteur, à l'exemple de son la Fontaine, veut

En ces divers actes
Guider un fil inaperçu.

Cette tentative est nouvelle dans un poème didactique. Il vaudrait mieux que son attention se fût portée sur un point plus important; il a chanté l'abstinence, et sans doute ses amis dévoraient en l'écoutant.

REMARQUES

SUR LE TROISIÈME CHANT.

L'Auteur, après avoir montré les effets terribles de l'intempérance, leur avait opposé les bienfaits de la sobriété ; il ne lui restait plus qu'à donner, dans un 3e. et dernier chant, le plan du genre de vie qui forme la base de son système ; peut-être eût-il bien fait de suivre cet ordre naturel :

. . . . . Numero deus impare gaudet;

Mais le poète antigastronome veut égaler au moins celui qu'il attaque par le nombre de ses chants ; personne ne lui contestera certainement une étonnante fécondité. Déjà il s'est élancé dans un petit sentier qu'il soupçonne devoir le ramener dans la carrière. Ne croit-on pas s'apercevoir que le but l'effraie et qu'il se plaît à le perdre de vue ? il y viendra enfin, malgré ses détours et ses lenteurs,

et je l'attends au moment décisif. Suivons-le dans ces nouveaux sentiers qu'il lui plaît de parcourir.

PAGE 75, VERS 8.

Tel, de la docte antiquité,
Cherchant le secret de mon être,
Pensif et le cœur agité
J'approche, brûlant de connaître...

Le manuscrit donnait pour variantes :

Tel, de la docte antiquité
Sans cesse poursuivant la trace,
Et dans ma renaissante audace
Pensif, et le cœur agité,
Cherchant le secret de mon être,
J'approche, brûlant de connaître...

Avez-vous donc besoin, monsieur, de vous donner tant de mouvement *pour connaître* ? Tout n'est-il pas écrit dans votre cœur ? Sans doute ce passage est une grande preuve que l'auteur n'a fait de son système qu'un objet de plaisanterie, mais ignoré-t-il à quoi nous expose souvent un mot inconsidéré ? On n'a que trop répété cette malheureuse incertitude ; « Jeté tout à coup sur » cette terre, qui suis-je, où suis-je ? de» quels lieux suis-je sorti, quel nouvel asile

» m'est réservé ? que dois-je penser de tout » ce qui m'entoure ? qui a fait tous ces » mondes ? qui les guide ? qui leur impose » des lois ? » Eh ! l'enfant qui essaie ses premiers pas, n'est-il pas porté par un instinct secret à chercher la main protectrice d'un père ? Le *Paradis perdu* offre, sur ce sujet, de grandes beautés. Je citerai le passage où le premier homme raconte le moment de sa naissance : les vers de M. Delille se présentent toujours lorsque l'on cherche des tableaux pleins de grâce et de sentiment :

»De la terre, du ciel, de moi-même étonné,
»J'interroge mes sens, ma voix cherche une route ;
»J'écoutais les oiseaux, moi-même je m'écoute,
»Et ma langue étonnée articule des sons,
»A tout ce que je vois elle donne des noms.
»O Soleil, m'écriai-je, ô bienfaiteur du monde !
»Toi qu'échauffent ses feux, que la lumière inonde,
»Terre, séjour riant dont l'aspect enchanté
»Réunit la fraîcheur, la grâce et la beauté !
»Vous, épaisses forêts ! vous, superbes montagnes !
»Et toi, fleuve pompeux ! et vous, vertes campagnes !
»Vous tous, êtres charmans que je vois dans ces lieux
»Vivre, agir, se mouvoir, et jouir à mes yeux !
»De grâce apprenez-moi, vous le savez peut-être,
»Qui m'a mis en ces lieux, et qui m'a donné l'être,
»Ce n'est pas moi sans doute ; un suprême pouvoir

»Qui par ses bienfaits seuls me permet de le voir,
»En me donnant le jour signala sa puissance, etc.

DELILLE, *Paradis perdu*, liv. VIII.

PAGE 76, VERS 17.

Tel encor, d'un crime expié
Cet être que la femme accuse;
Retrouvant la trace confuse
D'un tems avec peine oublié,
Élève sa tête superbe, etc.

Cet être que la femme accuse d'un crime expié n'offre pas d'abord un sens très-clair, mais la suite fait connaître que c'est le serpent. Il est certain que si ce reptile a parfois *une idée confuse* des beaux discours qu'il sut tenir à Eve, il peut s'indigner de se voir réduit au silence. Au reste, il est certain que l'auteur fait ici allusion aux discours que Milton prête au serpent, discours qui sont un chef-d'œuvre d'adresse et d'éloquence.

PAGE 78, VERS 11.

Je conviendrai que Pythagore
Sur moi l'a beaucoup emporté...

Je crois qu'il faudrait pour parler correctement : sur moi l'a *de* beaucoup emporté; l'auteur est sans doute très-distrait. Pythagore naquit à Samos, 5 ou 600 ans avant J. C.

L'obscurité qui règne sur les premiers siècles de la Grèce, ne permet pas de déterminer une époque précise du tems où il vécut. Pour avoir une connaissance plus étendue des mœurs et des caractères des hommes, il abandonna sa patrie, ses parens et ses biens, et parcourut l'Egypte, la Chaldée et l'Asie mineure. Ce fut dans ces différens voyages qu'il emprunta des Egyptiens ou des Bracmanes son système de la métempsycose. Cette opinion échauffa tellement son imagination qu'il prétendait se souvenir des métamorphoses qu'il avait éprouvées. Sa généalogie ne remontait que jusques au siège de Troie. Il avait été d'abord Céthalide, fils naturel de Mercure, qui lui accorda le don de se souvenir de toutes choses, même après sa mort; ensuite Euphorbe, le même qui fut blessé par Ménélas; d'Euphorbe il était devenu Hermotime, puis un pêcheur de Délos, nommé Pyrrhus, et enfin Pythagore. « Si vous voulez savoir, ajoute Bayle, ce » qu'il devint après la mort de Pythagore, » Aulugelle vous apprendra qu'il passa successivement par plusieurs transmigrations, » et qu'au troisième changement il fut une

» courtisane. » Quoi qu'il en soit, Pythagore vécut en grande vénération. Il admettait une intelligence suprême. L'âme de l'homme était, selon lui, une portion de cette intelligence, que son union avec le corps en tenait séparée et qui s'y réunissait lorsqu'elle s'était dégagée de toute affection aux choses corporelles. La mort qui séparait l'âme du corps ne lui ôtait point ses affections; il n'appartenait qu'à la philosophie d'en guérir l'âme, et c'était l'objet de toute sa morale. Ses disciples regardaient comme un crime de mettre en doute la vérité de ses opinions, et se contentaient de répondre à toutes les objections: « le maître l'a dit. »

PAGE 78, VERS 20.

Si vous-mêmes, mes bons amis,
. . . . . .
Quelque beau matin à la broche
Il fallait que vous fussiez mis.

Il me semble ici que l'auteur aurait fort bien pu renfermer toutes ses craintes en lui-même, ou donner moins d'extension à sa charité.

PAGE 82, VERS 1.

Hôtes de la voûte éternelle,
Salut, ô vous que tour à tour
Visite en sa course annuelle
Le dieu qui nous donne le jour.

L'auteur, dans sa métamorphose, se cherche des ancêtres parmi les signes du Zodiaque ; c'est se donner une origine vraiment céleste et surtout éclatante. Je citerai rapidement les hauts faits de chacun de ces illustres aïeux. Ces Poissons, selon quelques-uns, sont ceux qui portèrent Vénus et son fils au-delà de l'Euphrate, lorsqu'elle fuyait les poursuites du géant Typhon. D'autres prétendent que ce furent les dauphins qui menèrent Amphitrite à Neptune. Ces faits se perdent aussi dans la nuit des tems. — Le Capricorne est la chèvre Amalthée qui allaita Jupiter, et fut placée au ciel avec ses deux chevreaux. Une de ses cornes avait la vertu de produire tout ce qu'on pouvait desirer et fut appelée la corne d'abondance. — Le Cancre ou Cancer est une grosse écrevisse qui, envoyée par Junon, se distingua contre Hercule en le mordant au pied lorsqu'il

combattait l'hydre de Lerne. — Le mouton de Phryxus tient du prodige. Phryxus et Hellé, frère et sœur, étaient condamnés à être immolés; mais dans l'instant ils furent entourés d'une nue d'où sortit un bélier qui les enleva l'un et l'autre dans les airs. Or, ce bélier, ou ce mouton, avait une toison d'or, qui dans la suite pendue à un arbre dans une forêt consacrée au dieu Mars, et gardée par un dragon qui dévorait tous ceux qui se présentaient pour l'enlever, donna lieu à la célèbre expédition des Argonautes. — Orion, grand chasseur, eut l'imprudence de défier Diane à qui prendrait le plus de bêtes sauvages; la déesse fit naître un scorpion qui le mordit et le fit mourir. Orion devint pourtant aussi une constellation, et s'acquitte même encore du soin d'amener les pluies et les orages. Je me suis aidé dans ces différens détails de la mythologie de Chompré. Quant au Minet, sur lequel la fable ne nous donne aucun renseignement, c'est le héros d'un poème inédit, qui semblable aux héros d'Homère, doit toute sa célébrité au poète qui a bien voulu le chanter.

PAGE 84, VERS 5.

C'est Hécube! . . . . .

Hécube, épouse de Priam, ayant vu immoler après la prise de Troie, sa fille Polyxène sur le tombeau d'Achille, et trouvant son fils Polydore tué par la trahison de Polymnestor à qui elle l'avait confié, se répandit en imprécations contre les Grecs, et fut métamorphosée en chienne. On voyait dans la Chersonèse son tombeau, appelé communément le *tombeau du chien*.

PAGE 84, VERS 13.

Ce bœuf est un dieu, c'est Apis.

Tous ces détails mythologiques sont fort longs, et l'auteur aurait pu, selon moi, nous en épargner la moitié. Mes développemens seront rapides. Apis, roi d'Argos, porta en Égypte l'usage de la médecine et la manière de planter la vigne. Il y fut adoré sous la figure d'un bœuf. — Jupiter prit la forme d'un taureau pour enlever Europe, fille d'Agénor, et l'emporta ainsi à travers les flots dans cette partie du monde à laquelle elle donna son nom. — Actéon,

grand chasseur, ayant surpris Diane dans un bain, fut métamorphosé en cerf par cette déesse prude et vindicative. — Alectryon était un jeune soldat, confident et favori de Mars; faisant sentinelle, tandis que ce dieu était avec Vénus, il s'endormit et les laissa surprendre par Vulcain. Mars en fut si piqué, qu'il le métamorphosa en coq. Quant aux vers qui suivent, il me semble qu'ils n'annoncent pas une observance très-exacte des préceptes gastronomiques; pourquoi ces convives ont-ils sur leur table un coq qui le matin même encore faisait entendre sa voix?

« J'ai toujours redouté la volaille perfide
» Qui brave les efforts de la dent intrépide.
» Souvent, par un ami, dans ses champs entraîné,
» J'ai reconnu le soir le coq infortuné
» Qui m'avait le matin, à l'aurore naissante,
» Réveillé brusquement de sa voix glapissante.»

Gastronomie, Ch. III.

PAGE 85, VERS 20.

Voyez la lame dentelée etc.

Encore des détails que je tâcherai d'abréger. L'auteur nous donne ici, je ne sais trop

pourquoi, des énigmes à deviner. Voici le fait. Talus, ou Acale, ou Perdix, (c'est toujours le même personnage) inventa la scie, le compas, et la roue du potier de terre. Dédale, son oncle, en fut si jaloux, qu'il le précipita du haut d'une tour ; mais Minerve, par compassion, le métamorphosa en perdrix. Dédale était un ouvrier si ingénieux et si adroit, qu'il faisait des statues à ressorts, qui marchaient ou s'arrêtaient à volonté, comme si elles eussent été vivantes. Tout le monde sait comment il s'échappa avec son fils, du fameux labyrinthe qui prit son nom. On voit communément, dans les ailes qu'ils s'attachèrent, une heureuse allusion aux premières voiles données aux vaisseaux. M. Esmenard a puisé dans cette fiction un des épisodes de son beau poème de *la Navigation*. La douleur inconsolable de Dédale, après l'imprudence funeste de son fils, s'y peint en traits inimitables :

Dans les jeux de la Grèce, au milieu des forêts,
Las de porter partout son deuil et ses regrets,
Il alla loin d'Athène, aux champs de Syracuse,
Mêler ses pleurs aux flots de la belle Aréthuse ;
Et tandis que la lyre aux sublimes accords
Changeait en vol hardi ses pénibles efforts,

Vainqueur de la tempête et de la tyrannie,
Il détestait cet art qu'agrandit son génie.
Art illustre et fatal! ainsi de tes bienfaits
D'irréparables maux corrompent les effets;
Tu vends cher aux humains ta gloire téméraire,
Et ton premier succès coûte un fils à son père.
Navigation, ch. I.

PAGE 87, VERS 15.

C'est trop peu que Daphné respire etc.

Daphné, fille du fleuve Pénée, fut métamorphosée en laurier, comme elle fuyait les poursuites d'Apollon. Leucothoé, pour une cause contraire, fut enterrée toute vive par Orchame son père, mais son amant la changea en l'arbre qui porte l'encens. Je ne suivrai pas notre auteur pas à pas dans sa descente aux enfers. Tout le monde reconnaîtra Tantale dans cet infortuné

Qui toujours la main sur la nappe
Guette, de mets environné,
Un mets qui sans cesse s'échappe.

Je ne demande point grâce pour l'assassin de Cyprine, et je trouve même assez naturel que notre auteur voie une place toute prête pour celui dont il combat les principes; il ne fallait sans doute rien moins que cette découverte pour opérer la grande conversion qu'il

médite. J'approuve surtout, qu'il ne se soit pas amusé à nous annoncer la présence d'Archestrate; si tous les gourmands gémissent dans ce triste séjour, il est tout simple qu'un poète qui fit tant de voyages pour connaître et pouvoir décrire les mets les plus exquis, y figure à leur tête. Mais je crois ceux qui simplement *rodent autour des fourneaux*, jugés avec un peu de sévérité. Je n'entrerai point dans l'Elysée; quoique notre auteur s'empresse de motiver l'objet de sa visite, je ne vois qu'un homme qui s'égare de plus en plus, et qui au fond est fort embarrassé pour retrouver son chemin. De tous les bons solitaires qu'il implore, Siméon-Stylite est le plus remarquable. Né à Sisan sur les confins de la Silicie, après avoir été long-tems berger, il entra dans un monastère, en sortit pour s'enfermer dans une cabane, et quitta enfin cette cabane au bout de trois ans pour aller se placer sur une colonne haute de 36 coudées sur le sommet d'une montagne de Syrie, où l'on assure qu'il lui arriva les choses les plus surprenantes. Je ne sais ce qu'un pareil exemple peut avoir de commun avec les

leçons de l'*Antigastronomie*. L'auteur pour inviter ces illustres jeûneurs à venir à son secours, emploie sans doute un fort beau raisonnement dont l'idée est empruntée de quelques vers de *la Pucelle*; cependant, personne n'arrive, et notre poëte ne sait plus enfin à quel saint se vouer, lorsqu'il aperçoit par hasard le seigneur Cornaro. La rencontre est heureuse, mais quel effet peut-elle produire? Il ne s'agit plus trop de raisonner, car l'heure avance et il faut chercher à sortir. Platon vient fort à propos faire briller *une éclatante lumière*; mais il faut voir représenter une scène de sa métaphysique. Malgré cette condition, notre auteur le suit avec transport, parce qu'il espère que le tumulte de cette représentation lui fera trouver quelque issue pour s'échapper. Il découvre en effet, je ne sais trop comment, la porte d'ivoire, la porte où passent les songes,

Portâque emittit eburnea....

Il sort enfin.

PAGE 101, VERS 2.

Le castor les exécuta.

Les tableaux que nous allons parcourir

auraient pu ne pas manquer d'intérêt. L'intelligence du castor est en effet admirable. Malgré le ton de frivolité qui règne dans cet ouvrage, je me sens entraîné par la beauté d'une citation qui se présente ici d'elle-même.

« Nous l'avons visitée au milieu de la » nuit, la petite vallée solitaire habitée par » des castors, ombragée de sapins, et rendue » toute silencieuse par la présence d'un » astre aussi paisible que le peuple ingé- » nieux dont elle éclairait les travaux.... » Qui donc a mis l'équerre et le niveau dans » l'œil de cet animal qui sait bâtir une digue » en talus du côté des eaux, et perpendicu- » laire sur le flanc opposé? Savez-vous le » nom du physicien qui a enseigné à ce sin- » gulier ingénieur, les lois de l'hydraulique, » qui l'a rendu si habile avec ses deux dents » incisives et sa queue applatie? Réaumur » n'a jamais prédit les vicissitudes des sai- » sons avec l'exactitude de ce castor, de » qui les magasins, plus ou moins abon- » dans, indiquent au mois de juin, le plus » ou moins de durée des glaces de janvier. »

CHATEAUBRIAND.

PAGE 102, VERS 17.

Ce coursier dont l'âme guerrière.....

Il y a, dans ce vers, une expression que je ne puis pourtant m'empêcher de remarquer. On a accordé aux animaux une qualité occulte qu'on appelait une *âme sensitive matérielle*, que l'homme réunissait avec l'âme spirituelle, don céleste qui établissait sa supériorité incontestable. Ainsi tout agissait par le même principe et l'homme conservait sa dignité; les mêmes opérations d'idées, de perceptions, de sentimens et de connaissances devant résulter d'un mouvement éprouvé par les êtres élémentaires réunis en corps de société où tout est réciproque. Malgré toute cette belle métaphysique, je suis flatté de pouvoir observer que *l'âme guerrière du coursier* ne se trouve ici que par erreur. Le manuscrit portait : *l'ardeur guerrière*.

PAGE 103, VERS 14.

Et la tendresse maternelle!

Ce vers indique des tableaux touchans. En voici qui sont pleins de talent, de grâce

et de sensibilité. Leur rendre cet hommage suffirait pour désigner leur jeune et modeste auteur, M. Millevoye, poète couronné au dernier concours de l'Institut, et dont tous les écrits ont dès long-tems fait présager les plus glorieux succès.

L'hyène épouvantable et l'affreuse panthère,
Sous leur férocité cachent un cœur de mère :
Terrible en son amour, par de lugubres cris,
La lionne au désert redemande ses fils.

Lorsque du doux printemps la présence féconde
Au souffle des zéphirs ressuscite le monde,
Renonçant à ses jeux, le peuple des oiseaux
Cherche au fond des bosquets les plus sombres rameaux,
Et la mère attentive arrondit et décore
Le nid de ses enfans qui ne sont pas encore.

Philomèle en nos bois suspend l'hymne d'amour;
En vain elle voit naître et voit mourir le jour:
La gloire à son orgueil a cessé d'être chère,
Et son tendre silence avertit qu'elle est mère.

Poème de l'Amour Maternel.

PAGE 103, VERS 15.

O Pélican ! est-il certain
Que pieusement suicide, etc.

Puisque l'auteur en fait la question, je lui répondrai que cela est démontré absolu-

ment faux. La conformation singulière du pélican a donné lieu à cette opinion populaire. Cet oiseau aquatique a, au bas du cou et entre les clavicules, une ouverture qui est un faux œsophage, par le moyen duquel il retire de son estomac avec son bec, les alimens qu'il a pris, lorsqu'ils sont à moitié digérés, et en nourrit ses petits. Ce qui a fait dire qu'il se saignait pour leur conserver la vie.

PAGE 105, VERS 8.

. . . . Le lourd éléphant même
. . . . . .
S'essaie aux lois de la cadence, etc.

M. Rollin rapporte en effet que l'idée étant venue, à Rome, de faire exécuter un ballet par des éléphans, un d'eux qui avait été maltraité pour n'avoir pas bien répété sa leçon, fut remarqué pendant la nuit, étudiant à moitié endormi, les différentes positions qu'il n'avait encore pu rendre avec précision.

PAGE 187, VERS 5.

Mère éperdue, à tes accens
Ce lion perdra son courage.

Le trait auquel ces vers font allusion,

est consigné dans un épisode de l'*Amour Maternel*. Je saisis avec empressement l'occasion d'offrir une nouvelle citation de ce poème charmant. Voici cet épisode, où M. Millevoye a joint toute l'expression du sentiment à l'élégance de la versification :

Près des murs de Florence, une coutume antique
Consacrait tous les ans une fête rustique.
Le peuple des hameaux, dans les champs d'alentour,
Vient en chœur du printemps saluer le retour;
Mille groupes joyeux précipitent leur danse,
Fidèles au plaisir plutôt qu'à la cadence....
Quand tout à coup un cri terrible et menaçant
Effraye au loin l'écho du bois retentissant.
Un lion, l'œil en feu, se présente à la vue;
Tout fuit. Dans ce désordre, une mère éperdue
Emporte son enfant.... Dieu! ce fardeau chéri
De ses bras échappé, tombe.... elle jette un cri,
S'arrête.... il est déjà sous la dent dévorante.
Elle le voit, frémit, reste pâle, mourante,
Immobile, les yeux fixes, les bras tendus....
Elle reprend ses sens un moment suspendus;
Un frayeur l'accablait, la frayeur la ranime.
O prestige d'amour! ô délire sublime!
Elle tombe à genoux: «Rends-moi, rends-moi mon fils!»
Ce lion, si farouche, est ému par ses cris,
La regarde, s'arrête, et la regarde encore;
Il semble deviner qu'une mère l'implore.
Il attache sur elle un œil tranquille et doux,
Lui rend ce bien si cher, le pose à ses genoux.

Contemple de l'enfant le paisible sourire,
Et dans le fond des bois lentement se retire.
Poème de l'Amour Maternel. *

PAGE 107, VERS 19.

Et sous ma main presse l'hermine
De son dos en voûte arrondi,

L'auteur nous avertit que ces deux vers pourraient bien n'être qu'une réminiscence de quelques autres qu'il avait entendus sur le même sujet. J'applaudis à cette délicatesse; cette réminiscence ne ferait certainement que l'éloge des vers qui, au simple récit, auraient pu produire sur son esprit une si forte impression. Il en est beaucoup que l'on lit et qu'on ne retient pas. Mais n'y aurait-il pas eu un moyen plausible d'éviter toute incertitude à cet égard ? C'était d'élaguer la dernière partie de ce troisième chant. La plupart des animaux mis en scène ne servent point du tout à nos alimens, et l'auteur, après s'être heureusement échappé du sombre empire, avait, ce me semble, besoin de prendre un peu de repos.

* Se trouve chez les mêmes libraires. *Note des Éditeurs.*

REMARQUES

SUR LE QUATRIÈME CHANT.

Le poète a chanté victoire, la couronne est prête ; cependant quelque idée importune semble le poursuivre. Sa douce illusion lui échappe tout à coup ; son triomphe à la vérité ne reçut encore qu'un témoignage, et ce témoignage est celui de son *Fidèle* qui, après tout, ne sut dire que *houo*, *houo* ; et *houo*, *houo*, n'est pas tout à fait *oui*. Alors il s'empresse de retracer avec emphase tout ce qu'il a fait ; il veut même qu'on lui sache gré de sa visite aux enfers, visite dont il ne nie pas l'imprudence.

PAGE 112, VERS 17.

Dans tous les sinueux détours
De ce mystérieux dédale,
Perdant le fil de mon discours,

17...

Hélas ! je me crus pour toujours
Tombé sur la rive infernale.

L'aveu est franc, mais cet aveu n'est-il pas une nouvelle inconséquence ? aussi est-ce en vain qu'il se peint ses amis *anticipant les cieux*, des murmures s'élèvent, on lui reproche amèrement la confusion qui règne dans ses vers ; une attente toujours trompée a surtout aigri les esprits.

PAGE 114, VERS 7.

« On le fuit, on l'écoute encore,
» Et toujours ne proposant rien. »

Certes, il est d'autant plus coupable qu'il pouvait tirer un grand parti de cette disposition favorable des spectateurs. Qu'arrivera-t-il ? le sujet qui promettait les plus grands résultats sera perdu pour le soulagement du genre humain ; le meilleur traité sur l'abstinence ne serait plus maintenant écouté.

PAGE 107, VERS 4.

Vous régnez, un monarque auguste
Doit-il avaler ses sujets ?

Il faut se reporter ici à cette longue tirade du premier chant, page 34 :

L'homme, dites-vous, reçut l'être

Pour agir ici bas en maître ;
De la nature il est le roi, etc.

vers auxquels le poète ne répondit dans le moment que par une jonglerie. Mais il ne dissimule plus qu'il cherche à gagner du tems ; il provoque de nouvelles objections, un mot échappe à ses amis, c'en est assez, il n'a pas manqué de le saisir, et la petite conversation est établie.

PAGE 116, VERS 15.

— Nous convenons... — Bien, j'y consens,
Parlez, confiez vos tourmens
A ma tendre sollicitude, etc.

Il y avait de plus ici :

Ah ! par une douleur affreuse
Si vous avez dû m'affliger,
Si vous devez, de trop manger
Courir la chance hasardeuse,
Oui, plutôt donnez-moi la mort !
Frappez... mais quel est mon délire !
Chers amis, quel bouillant transport,
Arrêtez ! s'il faut vous le dire,
Pour moi l'aveu de votre tort
Vaudrait les palmes du martyre.

Je me suis permis de supprimer ces vers dans la crainte qu'il n'en résultât quelque malheur. Les savans arrivent en foule,

passons rapidement à travers cette nombreuse compagnie. Les citations ne manquent pas d'exactitude, je leur opposerai en tems et lieu une courte réflexion.

PAGE 117, VERS 18.

Mes amis, j'ai proscrit la chair,
Les légumes sont encor pire.

Cela est vrai, mais ne pouvait-on amener cette confidence avec plus d'adresse? Suivons.

Tout un peuple en devint perclus...

Il s'agit ici des habitans d'une ville de Thrace. Ce fait est rapporté par Hippocrate.

Ce chou si vanté par Caton...

Le chou fut en grande considération chez les anciens; les Grecs jurèrent par lui comme par une chose sacrée; Caton composa tout un volume à sa louange, *cujus miras laudes toto uno volumine Cato cecinit*, et les Romains, pendant l'espace de 600 ans, attribuèrent à ce légume la vertu de guérir et de prévenir toutes les maladies. P. Gonthier (*de cibis ab oleribus petitis*) s'empresse pourtant d'opposer au témoi-

gnage de Pline : *nescio quo suo merito tot tantaque encomia adepta sit, cùm improbi sit succi et graveolentis, sola ex omnibus oleribus atram bilem peculiariter generet; et in cibo crebriori, animae gravitatem faciat.* Ce trait mordant n'est pas le seul qui ait été dirigé contre le chou, quelques auteurs ont été jusqu'à l'accuser d'être nuisible à la vue. Au surplus, les reproches et les éloges qui lui sont adressés ont encore paru jusqu'ici peu fondés. Il n'en est pas ainsi du légume qui suit.

PAGE 118, VERS 4.

Traîtresses jusques dans leur nom,
Ces lentilles sont un poison.

Le mot *lentille* donne l'idée de quelque chose de lénitif, *lens a lenitate*. Hippocrate remarque qu'elles causent des chaleurs dans l'estomac et qu'elles troublent les humeurs. P. Gonthier dit qu'un médecin éclairé ne doit conseiller d'en user ni en santé, ni en maladie ; qu'elles sont d'une substance grossière et indigeste, qu'elles engendrent un sang épais et mélancolique ; qu'elles sont dangereuses aux gens de lettres, en ce qu'elles

passons rapidement à travers cette nombreuse compagnie. Les citations ne manquent d'exactitude, je leur opposerai en lieu une courte réflexion.

PAGE 117, VERS 18.

Mes amis, j'ai proscrit la chair,
Les légumes sont encor pire.

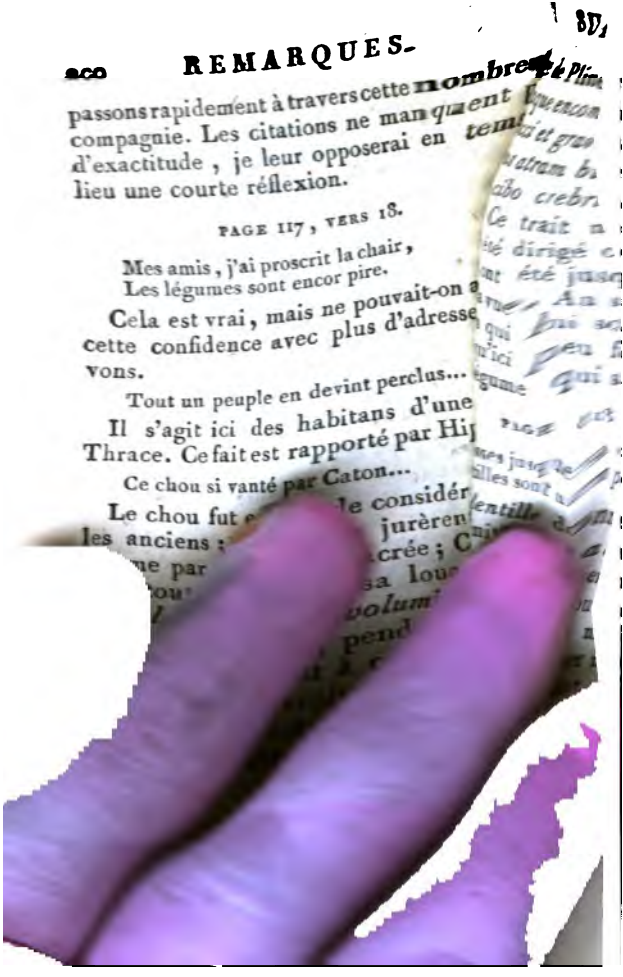
Cela est vrai, mais ne pouvait-on a cette confidence avec plus d'adresse vons.

Tout un peuple en devint perclus...

Il s'agit ici des habitans d'une Thrace. Ce fait est rapporté par Hi

Ce chou si vanté par Caton...

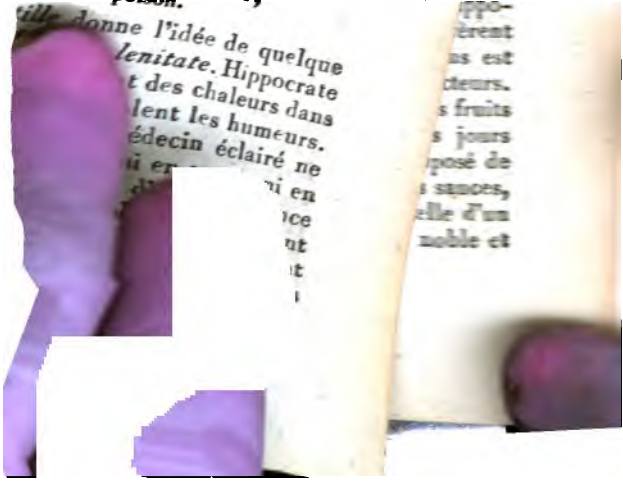
Le chou fut e le considér les anciens ; jurèren crée ; C ne par sa lou



ge de Pline : *nescio quo suo merito tot*
aque encomia adepta sit, cùm improbè
acci et graveolentis, sola ex omnibus
bus atram bilem peculiariter generet ;
cibo crebriori, animae gravitatem
Ce trait mordant n'est pas le seul
été dirigé contre le chou, quelques
ont été jusqu'à l'accuser d'être nui-
vue. Au surplus, les reproches et
qui lui sont adressés ont encore
ici peu fondés. Il n'en est pas
ume qui suit.

PAGE 118, VERS 4.

s jusques dans leur nom,
sont un poison.



de séduisant. Cette vie simple prêta mille charmes aux chants des bergers ; tout le monde connaît cette invitation franche de Tityre :

Hic tamen hanc mecum poteris requiescere noctem.
Fronde super viridi : sunt nobis mitia poma,
Castaneæ molles et pressi copia lactis.

Passe avec moi la nuit sur un lit de feuillage ;
Je t'offre des fruits mûrs. Nous joindrons au laitage
Les dons du châtaignier, dont l'onde en frémissant
Amollira pour nous le mets appétissant.

Cette traduction, tirée d'une brochure intitulée : *Première Églogue française*, où l'époque glorieuse de la régénération de la France est célébrée par une imitation de la première églogue de Virgile adaptée aux circonstances modernes, va nous présenter d'autres rapprochemens qui ne sont pas moins heureux. Le poète antigastronome qui combat l'homme des champs à table, s'est souvent amusé à de vaines subtilités, lorsque les raisonnemens les plus simples et les plus concluans se présentaient en faveur de son système. Ce n'est guère pour songer à manger que l'on habite les champs, et ce

n'est jamais là surtout qu'on irait pour en étudier les principes. Les repas bruyans et fastueux sont abandonnés aux cités; aux champs, tout est pur et inspire une douce rêverie; c'est à l'aspect des jardins et des bosquets qu'il est réservé d'émouvoir les cœurs; c'est un arbre que l'on a planté, qui grandit avec nous, et qui sembla gémir quand ses fruits furent recueillis par une main étrangère. Voici l'imitation de ces vers de Mélibée : *at nos hinc alii sitientes, etc.*

Et vous, des factions déplorables victimes,
Dont l'exil a payé les efforts magnanimes,
Illustres fugitifs, épars dans l'univers,
Vous, qui de monts en monts, de déserts en déserts,
Traînez en gémissant votre pénible vie,
Vous allez donc revoir votre chère patrie!
Bientôt, mouillés de pleurs s'arrêteront vos yeux
Sur l'asile adoré qu'habitaient vos aïeux!
Vous reverrez ce champ, dont la terre féconde
Semblait à vos regards tous les trônes du monde...
Ces bosquets, ces jardins, qu'embellirent vos soins...
Et ces tilleuls!.. hélas, de nos larmes témoins,
Ils ont aussi bravé la hache d'un barbare...
Grand Dieu, qu'il fut tardif le bien qui se prépare!
O d'un peuple en délire emportemens cruels!
Jusqu'où peut la discorde entraîner les mortels!...
Voilà donc ces vengeurs de nos champs tributaires!
Vous pensiez pour vous seuls ensemencer vos terres,

Féconder vos coteaux!... Cultivateurs séduits!
Quelles mains de vos plants ont recueilli les fruits!

Première Églogue française. *

PAGE 120, VERS 8.

Redites quels peuples sans bouche
Vivaient en respirant des fleurs, etc.

Voici de grands exemples dont nous n'avions certainement aucun besoin. Pline à la vérité assure « qu'il y a des peuples qui » n'ont point de bouche, et qui ne vivent » que des racines et des fleurs qu'ils portent » avec eux. » Je donne cette assertion pour ce qu'elle peut avoir de probable et même de séduisant : *Scribit Megastenes nullum illis cibum, nullumque potum, tantùm radicum florumque varios odores, et sylvestrium malorum quae secum portant.* Je dois cette grande découverte à l'auteur du Traité des dispenses. Le docteur Andry qui le réfute, ajoute : « il est vrai que Strabon traite » la chose de fable, mais Strabon savait-il

* Se trouve chez les mêmes libraires. *Note des Éditeurs.*

» que les odeurs fussent capables de nour-» rir ? »

PAGE 120, VERS 17.

Brûlant la plante de Nicot,
Se restauraient de sa fumée.

Nicot, fils d'un notaire de Nimes et nommé ambassadeur en Portugal, en rapporta en France la plante qui fut appelée *nicotiane*, de son nom. Cette plante est connue aujourd'hui sous le nom de *tabac* et eut aussi celui d'*herbe à la reine*, pour avoir été présentée à Catherine de Médicis. Quelques auteurs ont assuré que le tabac soutenait les forces des Indiens pendant de longs voyages sans le secours d'autre nourriture; que certains peuples bravaient avec lui d'affreuses disettes; et le hollandais Gautier Schouten entr'autres, rapporte que les habitans de la Floride passent certain tems de l'année sans autre nourriture que la fumée de cette plante. Je ne donnerai pas des indices aussi précis sur ce sage qui passa toute sa vie sans autre aliment que les rayons du soleil; le fait est rapporté par Olympiodore, philosophe péripatéticien, d'Alexandrie, qui vivait sous Théodose le

jeune. Tous ces faits me paraissent mériter confirmation. Plus on avance, plus on croit reconnaître une intention perfide, et je ne serais point du tout étonné d'apprendre quelque beau matin que l'auteur de l'*Antigastronomie* soit mort de la plus violente des indigestions.

PAGE 124, VERS 1.

— Mais si l'on adopte vos mœurs,
Que feront les restaurateurs?

Quelle pauvre objection! Peut-on supposer ceux qui nous écoutent réduits à une pareille récrimination? Je passe toute la longue scène qui suit ces vers; elle est si peu digne du sujet, que j'aime mieux supposer un vide où se placeront dans un autre tems les tableaux intéressans que devait offrir un cercle antigastronome.

PAGE 133, VERS 17.

— A vos lois nous sommes soumis...

L'auteur n'a certainement point à se plaindre de ses amis; ils cèdent bien pour le plaisir gratuit de le voir triompher. Il a grand tort ailleurs de les invectiver; on ne peut être plus patient et d'un naturel plus

accommodant. Mais si la curiosité a fait plus ici que la conviction, cette curiosité ne sera point encore satisfaite. L'auteur veut avant tout, terminer son second chant qu'il a suspendu à dessein pour produire ici un effet théâtral. En conséquence un changement à vue nous reporte tout à coup dans les nuages.

PAGE 134, VERS 9.

» Ce mets qui succède aux festins
» Doit à ma sagesse profonde
» La forme et l'abrégé du monde... »

Comme on ne sait pas encore quel est ce mets extraordinaire, les qualités éminentes qui lui sont attribuées, semblent une espèce d'énigme qui pourrait fort embarrasser le lecteur si je n'étais là pour tout expliquer. L'œuf, au sentiment des anciens, représente le globe du monde par sa figure, et ils ont ajouté qu'il en renfermait comme l'abrégé, sa partie jaune leur ayant paru offrir l'image d'un feu concentré. « Un » pareil mets, s'écrie ici le docteur Andry, » ne peut certainement passer pour un mets » indifférent, ou pour un mets méprisable. »

PAGE 134, VERS 13.

. . . . . Cornaro fut fidèle,
Cent ans allègre et bien portant,
Promenant son siècle en chantant,
Aux siens il offrit un modèle.

L'exemple de Cornaro n'est pas suspect. Comme son histoire forme le nœud de cet ouvrage, je m'empresserai de recueillir les renseignemens les plus authentiques. Voici un extrait d'une lettre d'une religieuse de Padoue, petite nièce de cet illustre vénitien.

« . . . . . Il observa le régime dont il » parle dans ses écrits, et se nourrit toujours » avec tant de sagesse et de précaution, que » sentant diminuer peu à peu la chaleur » naturelle en vieillissant, il diminua aussi » peu à peu la quantité de ses alimens, jus- » qu'à ne prendre à chaque repas qu'un jaune » d'œuf, *encore en faisait-il à deux fois* » *sur la fin de sa vie.*

» Par ce moyen, il se conserva sain, et » même vigoureux jusqu'à l'âge de cent ans. » Son esprit ne diminua point; il n'eut ja- » mais besoin de lunettes, il ne devint point » sourd.

» Et ce qui n'est pas moins véritable que » difficile à croire, sa voix se conserva si » forte et si harmonieuse, que sur la fin de » ses jours il chantait avec autant de force » et d'agrément qu'il faisait à vingt ans. »

Cette bonne religieuse après nous avoir appris que son grand oncle, sentant sa dernière heure approcher, fit son testament, et mit ordre à ses affaires, ajoute :

« Enfin, on peut dire qu'étant en bonne » santé, ne souffrant aucune douleur, ayant » même l'esprit et l'œil fort gais, il lui sur- » vint un petit évanouissement qui lui tint » lieu d'agonie et lui fit pousser le dernier » soupir. Il mourut à Padoue le 26 avril » 1556... » Cette lettre est imprimée à la suite du Traité de Cornaro.

PAGE 136, VERS 7.

Voyez, près du brun chocolat,
S'élever les tours du nougat...

Je ne sais trop comment tout ce cortège séduisant a pu être toléré ici. Heureusement que le poète gastronome lui-même a dit :

Ne démolissez point ces merveilles sucrées,
Pour le charme des yeux seulement préparées.
GAST. ch. IV.

L'auteur qui combat les gourmands, voudrait-il se laisser taxer de friandise ? l'inculpation serait grave.

PAGE 137, VERS 1.

Et pourtant, ô douces Claudines !...

J'aurais admis volontiers les fruits et le laitage. J'ai déjà parlé en leur faveur. Les fruits secs eux-mêmes auraient pour eux de grandes autorités. Xercès, roi des Perses, attiré par la réputation des figues, fit la guerre aux Athéniens, pour s'emparer de celles qui croissaient chez eux. Les Gaulois envahirent l'Italie pour avoir le plaisir de manger des figues à Rome; Platon, le divin Platon, à qui, dans son 3e. chant, l'auteur a dû vouer un sentiment éternel de reconnaissance, Platon mangeait volontiers des figues et souvent jusqu'à mériter d'être appelé *mangeur de figues*. Chacun des autres fruits pourrait peut-être produire des titres non moins honorables. L'auteur les repousse tous comme il a repoussé le laitage, et ne garantit qu'un seul mets. C'est au moins donner à son système un grand but d'économie, et c'est cette considération qu'il

n'a pas selon moi, assez fait sentir. Il aura sans doute aussi pensé qu'à l'œil de l'observateur, la réputation des fruits ne serait point sans tache. *Siccae fici stomachum lœdunt*, dit Pline; que présumer des fruits verts ? L'œuf seul est un aliment parfait. « Aucune nour-» riture, dit un savant, n'est ni plus abon-» dante, ni plus légère que l'œuf.... tout » en est bon, rien ne s'en perd. » Il faut donc s'en tenir là : cette découverte est la pierre philosophale.

PAGE 137, VERS 16.

Mais quel bruit, quel murmure étrange !...

Cette rumeur ne m'étonne nullement. L'auteur a montré tant d'incertitude et de faiblesse au dénouement, que les Gastronomes se sont enhardis. Il ne fallait qu'un mot prononcé avec fermeté :

— Vous proscrivez tout jusqu'au bœuf,
Que mangerons-nous donc ? — Un œuf.

Telle est la réponse énergique dont je fis moi-même l'épreuve sur les trois convives dont j'ai parlé dans mon avis préliminaire et même dans le cours de ces notes. Le mets

divin une fois dévoré, ni leur air inquiet et embarrassé que je me plaisais à observer du coin de l'œil, ni leurs questions captieuses, ni leurs regards étincelans, rien ne put me rendre inconséquent dans mes principes. En vain l'un d'eux répéta tristement que peut-être ce poème n'était-il qu'un jeu d'imagination, qui réclamait à tous égards beaucoup d'indulgence... Cette observation réitérée réveilla dans mon esprit certains soupçons que le lecteur a sans doute partagés; je craignis un piège, me souvins de tout leur empressement à me seconder au second chant, et restai inflexible.

PAGE 138, VERS 5.

Le soleil mange des comètes.

L'auteur a tant fait par ses exagérations et ses lenteurs, que ses amis ont médité un argument qu'il n'est pas facile de repousser. Tous les savans se sont accordés à dire que les comètes servent de nourriture au soleil. Je répondrai seulement que peut-être le soleil a-t-il des moyens de digérer que nous n'avons pas. L'épisode fait mention d'un exercice conseillé par le docte Lessius.

Angoulafre se sent oppressé,

D'un plomb pressé dans chaque main,
Il bat l'air.

« Cet exercice, dit Mercurial, est pratiqué » par les personnes les plus graves et n'a » rien d'indigne d'elles. » Il me semble pourtant qu'Angoulafre aurait tout aussi bien fait de se conformer aux usages des Gastronomes modernes et d'avoir recours à quelques tasses de thé; mais il fallait un grand exemple. Nous n'avons plus même *l'estomac de nos pères*; proportionnons donc nos alimens à la faiblesse de nos ressorts dégénérés; et si ces raisons ne paraissent pas satisfaisantes, m'unissant enfin au poète antigastronome, je dirai avec lui:

Cornaro n'a pu vous toucher,
Frémissez du sort d'Angoulafre.

FIN.

JUN 2 0 1966